

Discours et messages pontificaux à l'occasion des Congrès thomistes internationaux

III Congrès thomiste international

Allocutio Sanctissimi Domini Nostri Pii pp. XII ad eos qui interfuerunt tertio thomistico internationali conventui (17 septembre 1950)

Singulari animi erga vos affectu, nescientes, utrum maiore aestimatione an maiore studio, cum et aestimatione et studio perquam dignisitis, excipimus et salutamus vos, qui tertium Thomisticum ex universis nationibus acturi Conventum, Romam confluxistis. Magni momenti et instans causa vos coëgit: de coniunctionibus enim tractastis, quae inter catholicam fidem et rectam rationem, inter hodiernam philosophiam et christianam religionem intercedunt. Quo super argumento Encyclicas Litteras « Humani generis » scitis nuper a Nobis editas esse. Hae vobis disputantibus et edisserentibus tutum iter innuerunt, praelucente veluti radiantissimo sole Sancti Thomae Aquinatis doctrina, Sancti Thomae, inquam, a quo Academia vestra nominis decus mutuatur et sumit.

Profecto philosophia perennis immensae molis opus est, ad quod exstruendum a providentissimo Dei numine excitata, per saeculorum decursum lectissima ingenia, flos sapientiae, elaborarunt; eademque, perpetua pollens iuventa, nunc quoque robusta virescit et variarum disciplinarum incrementis semper patet et prodest, sive cum res physicae altius sunt indagandae, sive cum rerum gestarum memoria consideratius est tradenda, sive cum critica methodus accuratius instruenda est.

At vero inter omnes scholasticae philosophiae cultores Sancto Thomae incomparabilis palma reservatur: ipseque principem occupat locum. Veritatis unice amator, is quanta reverentia, quam quidem veritas poscit, res penitus intelligendas considerat, facta rimatur, litteras et documenta, e quibus acta dictaque explorantur, investigat! Quam apta est ipsi in disquisitionibus partium dispositio, quam firmum argumentorum robur et lucida dicendi proprietas! Victrici fortitudine, quam mentis celsitas parit, ad conclusiones progreditur; metaplaysica principia, quae sunt (omnibus aetatibus commune christianae sapientiae patrimonium, usque ad extrema consecraria placide et tuto enucleando deducit.

Hoc sane indubium: quantum caelum supereminet terras, tantum Divinae Revelationis vera supergrediuntur humanae mentis vires: illa his celsiora sunt, at minime quidem adversantur et repugnant ; supra sunt, non contra. Sanctus Thomas autem mira quadam alacritate hominis intelligentiam, nimio illo fulgore quasi haesitantem et suspensam, in templum mysteriorum Dei

introducitur, et argumentationis arte quaestiones exsolvens, efficit, ut inter se divinarum et humanarum rerum convenientia resplendeat et appareat. Nunc quoque quam acris ardeat certatio in stabiliendis rationibus, quae inter fidem et humano lumine haustas doctrinas mutuae sunt, supra memoratae Nostrae Encyclicae Litterae demonstrant, quas quidem hoc consilio et proposito ducti edidimus, ut catholicae fidei depositum integrum, illaesum et indemne servetur. Quas Nos illic attigimus quaestiones, inter vos ac postea studiosae inventuti, cui vacatis, pertractate, nullo non tempore obtemperantes afflatui, quo Angelicus Doctor vera perdidicit, summo nempe nisu intelligentiae ac religiosa pietate. Pertractate, eius methodo insistentes, qua semper is sententiarum continentiam et limites definit, sine inutili verborum effluentia, sed sobrio et solido sermone, illa claritate perspicuus, qua tum ipse tum scholasticae philosophiae doctores aurea sua aetate enituerunt atque Ecclesiam et scientiarum fines suo lumine collustrarunt.

Hoc strenui facite et de catholico nomine praeclarorum promeritorumserta colligitis. Copiosae demum messis pignus, Apostolicam Benedictionem peramanter in Domino impertimus universis qui philosophico vestro Conventui praefuerunt vel adfuerunt et Academiae a S. Thoma moderatoribus et sodalibus: Deus auctor luminis et pacis sit vobiscum.

IV Congrès thomiste international

Discours du pape Pie XII aux participants au IVe Congrès thomiste international (14 septembre 1955)

Nous vous souhaitons affectueusement la bienvenue, chers Fils, Membres de l'Académie Pontificale de Saint-Thomas d'Aquin. En vue de promouvoir, — comme c'est votre but et votre devoir — la doctrine du Docteur Angélique, vous recourez aussi, parmi d'autres moyens, à la convocation d'un Congrès international tous les cinq ans. Nous vous bénissons avec toute l'effusion de Notre cœur paternel, afin que l'abondance des célestes lumières vous accompagne tous dans le travail que vous accomplissez présentement et dans celui que vous continuerez d'accomplir à l'avenir; Nous prions l'Esprit divin de rendre ce travail fécond et fructueux, non seulement pour vous, mais encore pour tous ceux que le désir du savoir rend aujourd'hui particulièrement préoccupés de la valeur objective et permanente du vrai et du bien. Vous savez assez combien Nous tient à cœur l'étude profonde et assidue de la doctrine du « Docteur commun » : Nous l'avons déclaré en maintes occasions, même dans des documents solennels, faisant remarquer, entre autres, comment la méthode et les principes de S. Thomas l'emportent sur tous les autres, qu'il s'agisse de former l'intelligence des jeunes ou d'amener les esprits déjà formés à pénétrer les vérités jusque dans leurs significations les plus secrètes. Étant, de plus, en pleine harmonie avec la révélation divine, cette doctrine est singulièrement efficace pour établir avec sûreté les fondements de la foi, comme pour recueillir les fruits du vrai progrès (cfr. Encycl. Humani Generis - Acta Ap. Sedis, vol. 17, pag. 573). Et Nous n'hésitons pas à dire que la célèbre Encyclique Aeterni Patris (du 4 août 1879), par laquelle Notre immortel Prédécesseur Léon XIII rappela les intelligences catholiques à l'unité de doctrine dans l'enseignement de S. Thomas, conserve toute sa valeur. Sans difficulté Nous faisons Nôtres ces graves paroles de l'insigne Pontife : « *Discedere inconsulte ac temere a sapientia Docto-ris angelici, res aliena est a voluntate Nostra eademque plena periculi* » (Ep. ad Ministrum Gen. Ordinis Fratrum Min., die 25 Nov. 1898 - Leonis XIII Acta, vol. 18, pag. 188).

Nous avons donc été particulièrement heureux d'apprendre que vous aviez l'intention de confronter dans ce Congrès la doctrine du Docteur Angélique avec les principaux courants de la pensée moderne et contemporaine. Ce faisant, vous estimez à juste titre qu'il n'y a guère de questions, même parmi celles qu'on agite aujourd'hui, qui ne puissent s'éclaircir en y appliquant tel ou tel des principes, énoncés par S. Thomas, et personne, pensez-vous, ne peut mettre en doute l'utilité qu'il y a à connaître solidement cette doctrine, si l'on ne veut pas se laisser

entraîner avec légèreté par les philosophies à la mode, vouées à une vie éphémère et qui ne laissent derrière, elles que le trouble et le scepticisme. Mais il y a une question fondamentale, très actuelle, qui réclame une particulière attention de votre part. Nous voulons parler des rapports entre l'expérience scientifique et la philosophie. C'est un point, sur lequel des études et des découvertes récentes ont soulevé de nombreux problèmes. Remarquons tout de suite qu'en général l'étude honnête et profonde des problèmes scientifiques non seulement ne conduit pas, de soi, à des oppositions avec les principes certains de la philosophia perennis, mais reçoit d'eux, au contraire, une lumière à laquelle les philosophes eux-mêmes ne s'attendaient peut-être pas et qu'ils ne pouvaient en tout cas espérer aussi continuelle et aussi intense. Laisant donc à vos savants rapporteurs et conférenciers le soin de traiter les grands thèmes de votre Congrès, Nous Nous bornerons ici à vous entretenir sur trois points particuliers de la physique moderne, qui concernent la structure intime de la matière.

1 - Les progrès de la recherche scientifique dans le domaine de la structure de la matière ont entraîné la nécessité de construire des schémas, qui pourraient, par analogie, servir de guide pour la compréhension de faits non encore bien éclaircis.

Les succès grandioses obtenus dans l'étude du macrocosme, grâce à l'application des lois de la mécanique, avaient fait espérer que toute la nature pourrait être enfermée dans des conceptions générales du même type. C'est sur cette hypothèse de base que s'est développé le mécanisme scientifique.

La méthode continua à donner d'excellents résultats, quand on passa, dans son application, du monde des astres au monde des cristaux et à celui des structures moléculaires. Un exemple typique est fourni par la théorie cinétique des gaz qui, partant d'hypothèses de nature purement mécanique, réussit à prévoir exactement la plus grande partie des phénomènes qui règlent leur comportement.

On en vint donc naturellement à penser que le microcosme pourrait être interprété, lui aussi, selon des schémas mécaniques, et qu'au fond les lois qui règlent le mouvement des autres devaient valoir également pour la constitution des atomes et des molécules. Ainsi naquirent les premiers schémas planétaires de l'atome, conçu comme un minuscule système de particules tournant autour d'un noyau de masse beaucoup plus grande. Mais au fur et à mesure que l'expérience se poursuivait, le schéma se révélait de plus en plus insuffisant. On assistait à la ruine progressive de la conception mécanistique : des orbites variant avec continuité aux orbites discrètes ; de celles-ci aux sauts quantiques, aux nouvelles conceptions de niveaux énergétiques, pour arriver enfin à la dénomination d'état quantique, dans laquelle le concept intuitif d'orbite peut être considéré comme disparu. La présence de l'électron dans l'édifice atomique passait

elle-même de l'idée d'une sorte de bille roulante, semblable à une planète, parfaitement déterminable en chaque instant et pourvue d'une énergie bien définie, à celle d'une perturbation du champ électromagnétique autour du noyau. L'individualité des particules devenait toujours moins précise.

Si l'on en vient à la structure du noyau atomique, les problèmes deviennent plus complexes et les schémas tirés de la mécanique sont tout juste utilisables pour formuler un vocabulaire, en sachant d'avance qu'aux différents vocables (particule, orbite, saut quantique, choc, capture, échange) correspondent des réalités non assimilables aux images ordinaires du macrocosme.

Ces quelques faits, rapidement évoqués, suffisent à montrer la faillite des hypothèses mécanistiques, pratiquement abandonnées désormais par les spécialistes des sciences physiques en ce qui concerne l'interprétation du microcosme.

Il devient donc évidemment nécessaire d'examiner vers quelles bases de nature philosophique il est possible d'orienter les nouveaux résultats de la science. Une fois effondrée la théorie du mécanisme positiviste, on a cherché à la remplacer par des conceptions de nature plus idéaliste, appuyées sur la primauté donnée au sujet connaissant et à son mode de connaissance. Nous ne pouvons entrer ici directement dans la critique de ces procédés. Qu'il nous suffise de faire remarquer que la rectitude de conscience, dans la recherche scientifique, a conduit la pensée moderne au seuil de la seule philosophie, qui peut donner une interprétation raisonnable des résultats obtenus par l'expérience. Si l'on tenait bien présents à l'esprit les principes fondamentaux de cette philosophie, on verrait que, pas plus dans ce domaine que dans les autres, ils ne sont en opposition avec les nécessités de la pensée moderne.

Qu'affirme, en effet, la philosophia perennis ? Qu'il existe dans les corps un principe unifiant, qui se révèle d'autant plus efficace, qu'on examine de plus près la constitution intime de ces corps.

On part d'« ensembles » (dans le domaine des non-vivants) formés de parties unies entre elles par des liens purement accidentels et extérieurs : dans ces conditions les lois de la mécanique sont suffisantes, pour expliquer les actions et intégrations des divers éléments. Au fur et à mesure que l'on descend aux éléments plus fondamentaux, apparaissent des liens plus intimes que ceux d'ordre purement mécanique : ces liens postulent une certaine unité des principes qui agissent dans la diversité des parties composantes. C'est justement en ce domaine que la doctrine de l'hylémorphisme se révèle utile. Alors que dans le macrocosme le problème ne se pose pas avec tant d'évidence, il devient plus urgent dans le microcosme. La théorie de la matière et de la forme, de la puissance et de l'acte, est capable d'éclairer les exigences de la

science moderne d'une lumière, qui cadre bien avec les résultats de l'expérience. Elle affirme, en effet, qu'il doit exister des systèmes fondamentaux, constituant la base des propriétés des corps, et que ceux-ci doivent avoir une unité intrinsèque et non accidentelle, qu'ils ne peuvent dès lors être constitués par des particules, dont chacune conserverait sa propre individualité et qu'on aurait mises ensemble pour former un agrégat. Chaque particule intervient bien pour constituer l'ensemble unitaire, mais en perdant certaines de ses caractéristiques, de telle sorte qu'elle ne peut être considérée comme lorsqu'elle était à l'état libre. L'électron hors de l'atome ne peut être examiné exactement de la même façon que quand il fait partie du corps atomique. Il est présent dans l'atome selon un nouveau mode d'être, virtuellement, présent, capable d'actualiser à nouveau toutes ses caractéristiques, si un processus physique le sépare du système. On peut en dire autant du noyau, qui constitue un ensemble encore plus étroitement unitaire. Les particules qui le composent, les nucléons, ne peuvent être examinés avec les propriétés qui les caractérisent hors du noyau. Ils acquièrent une présence virtuelle, dans laquelle ils apportent certaines caractéristiques, tandis qu'ils en perdent d'autres.

Les lois de l'électromagnétisme et de l'électromagnétisme, valables pour le macrocosme, ne le sont donc plus intégralement pour le microcosme: on voit naître d'autres force d'union, qui ne peuvent en aucune façon être assimilées à celles qui tombent ordinairement sous l'observation des sens.

Il est facile d'entrevoir la grande utilité, que peut avoir une philosophie si profonde pour aider la science à clarifier les problèmes de la nature. Sans doute la philosophie ne peut dire quel est le plus petit système qui doit être considéré comme unitaire, mais elle affirme qu'un tel système doit certainement exister, et que plus un ensemble est fondamental, plus l'action de chacun de ses éléments doit être unitaire.

2 - Il est une seconde question, dont aucun de vous n'ignore la résonance dans la pensée scientifique moderne : c'est celle qui concerne le déterminisme et l'indéterminisme.

Comme Nous l'indiquions tout à l'heure, les admirables résultats obtenus par la mécanique avaient fait naître la conviction que l'histoire d'un système matériel, quel qu'il fût, était rigoureusement prévisible, et cela pour n'importe quel instant de l'avenir, pourvu que fussent données les conditions initiales de position et de vitesse des différents points matériels, ainsi que la distribution des champs de force. Cette façon de concevoir la nature comme rigoureusement enchaînée dans ses processus mécaniques donna origine, comme vous le savez, au déterminisme mécanistique. Ce système a ensuite été sérieusement battu en brèche par les progrès de la recherche scientifique dans les domaines toujours plus profonds de la structure

des corps, et s'est ainsi révélé finalement inapplicable dans beaucoup de problèmes du microcosme.

Mais les penseurs n'ont pas davantage éprouvé une satisfaction entière devant l'explication des faits, que propose le système des probabilités. Il n'y a rien à redire à l'emploi du calcul des probabilités, quand la multiplicité des causes, qui interviennent dans un phénomène, est telle qu'elle ne permet pas l'examen de chacune d'elles. L'instrument mathématique qu'est le calcul statistique a conduit à des résultats heureux et de grande importance, c'est indubitable. Mais, poussant plus loin sur le plan des concepts, on a voulu soutenir que la probabilité n'est pas seulement un système commode pour l'étude des phénomènes, mais qu'elle est intrinsèque à la nature des corps. Ce qui reviendrait à dire que la façon d'agir de chaque corpuscule n'est, de sa nature, rigoureusement déterminée par aucune loi précise, qu'elle est abandonnée à des fluctuations soumises aux seuls critères de la probabilité.

Cette vision probabiliste des choses s'est vue renforcée par la découverte du principe d'indétermination, dont on ne peut nier la valeur, fondé qu'il est sur des observations profondes, aussi bien expérimentales que théoriques.

Selon ce principe, l'impossibilité de connaître exactement la position et la vitesse d'une particule à un instant donné n'est pas due seulement à des difficultés d'origine expérimentale ; elle est inscrite dans la nature elle-même. On affirme — dans le domaine de la physique — qu'on ne peut parler d'entités et de faits aussi longtemps que ceux-ci n'ont pu être mis en évidence par quelque expérience conceptuellement possible, selon le principe d'indétermination de Heisenberg.

Ce principe montre bien comment la science, pour interpréter ses résultats, recourt une fois de plus à des systèmes de nature philosophique : elle les emprunte ici à des conceptions de saveur idéaliste, dans lesquelles le sujet qui cherche se substitue à la réalité objective. Mais il n'est personne qui ne voie à l'évidence combien cette manière de faire est peu conforme à la méthode scientifique.

Engagés sur cette fausse route, quelques-uns sont allés plus loin encore, attribuant aux particules du microcosme une espèce de « libre arbitre » : ils en sont ainsi arrivés à croire qu'ils mettaient en question le principe de causalité, au moins en ce qui concerne le microcosme. Mais ce principe n'a rien à voir avec le déterminisme et l'indéterminisme, étant par nature plus général que la recherche expérimentale. Bien moins encore peut être mis en cause le principe de raison suffisante, comme c'est évident pour quiconque considère le problème dans ses termes réels.

Il suffirait d'une connaissance plus approfondie et plus adéquate de la pensée philosophique thomiste pour frayer la voie à la vérité entre les excès du déterminisme

mécanistique et ceux de l'indéterminisme probabiliste. La « philosophia perennis » en effet, admet l'existence de principes actifs intrinsèques à la nature des corps, dont les éléments, dans l'espace d'un intervalle minime, réagissent diversement aux mêmes actions externes, et dont les effets ne peuvent par conséquent se déterminer de façon univoque, d'où l'impossibilité de prévoir tous les effets au moyen de la seule connaissance expérimentale des conditions extérieures. Mais, d'autre part, ces principes actifs de nature matérielle ont leur manière interne d'agir, exempte de toute liberté, et donc de toute probabilité, soumis comme ils le sont à un vrai déterminisme intrinsèque.

3. - Il y a enfin un troisième problème, sur lequel Nous voudrions que s'arrête votre attention, parce qu'il est d'un haut intérêt: c'est celui des relations qui existent entre la matière et l'énergie. L'observation des faits naturels montre comment la matière est sujette à des changements de positions, de forme, de propriétés, comment sont changeantes même ses façons d'agir, de se présenter, de se rendre sensible et opérante; ces actions et manifestations sont provoquées par des entités physiques appelées forces, qui ont des origines diverses: elles peuvent provenir en effet de champs d'inertie ou de gravitation, de champs électriques, électromagnétiques, nucléaires ou autres.

Dans l'ensemble de ces activités et mutations, on remarque l'existence d'une mystérieuse grandeur, quantitativement déterminable, caractérisée, d'un côté, par une grande variété qualitative dans la façon de se présenter, et de l'autre, par une stabilité quantitative dans la conservation de sa valeur. Cette grandeur s'appelle énergie, et peut être cinétique, potentielle, élastique, thermique, chimique, électrostatique, électromagnétique, radiante, et ainsi de suite. Voici un exemple, d'ailleurs bien connu, de son merveilleux comportement.

Irradiée par le soleil, c'est comme lumière, c'est-à-dire sous forme de radiations électromagnétiques, qu'elle arrive sur le globe terrestre. Elle y est absorbée par la mer et devient chaleur, faisant accomplir à l'eau le passage de l'état liquide à l'état de vapeur. Celle-ci, acquérant une énergie potentielle, s'élève dans les airs pour passer ensuite à nouveau à l'état liquide et être recueillie dans des bassins. Canalisée au sortir de ceux-ci, elle acquiert en tombant de l'énergie cinétique. Cette forme d'énergie mécanique devient à son tour, au moyen de la turbine et de l'alternateur, énergie électrique, et celle-ci, enfin, redevient énergie lumineuse. Cycle admirable, au cours duquel une quantité donnée ne se perd pas, mais se transforme et n'apparaît jamais comme existant par elle-même, mais comme appuyée toujours à quelque chose de matériel, car il s'agit d'une propriété essentielle, non d'une substance.

Ainsi les propriétés caractéristiques de l'énergie sont au nombre de trois : une persistance quantitative, une multiforme variété d'aspects, une absolue dépendance par rapport à une substance matérielle.

Des innombrables exemples fournis par la nature, on avait tiré deux principes fondamentaux pour la science : le principe de la conservation de la matière, et le principe de la conservation de l'énergie. Mais les recherches théoriques, et expérimentales de ce siècle ont donné des résultats à première vue déconcertants. Dans beaucoup de réactions de caractère nucléaire, on trouve par exemple que le noyau d'un atome lourd peut donner origine à deux noyaux d'atomes plus légers, tels cependant que somme de leurs masses n'égale pas la masse originaire. Il faut en conclure qu'une certaine quantité de masse s'est perdue.

En même temps, on voit apparaître dans le processus une certaine quantité d'énergie, qui n'a été fournie par aucune autre source, mais qui est strictement liée à la quantité de masse disparue, selon la relation connue $E = Mc^2$. Ce fait, comme vous le savez, est le fondement de l'énergie nucléaire, qui représente une des plus grandes espérances de l'humanité dans le domaine du progrès technique, et la récente Conférence de Genève pour l'utilisation de l'énergie atomique à des fins pacifiques a mis sous les yeux stupéfaits de l'humanité les merveilleux résultats obtenus déjà par plusieurs nations, dans le secteur des applications de l'énergie atomique aux domaines industriel, biologique et médical. Une sereine perspective de paix peut naître de ces triomphes de la vérité, découverte par l'étude de la nature providentiellement préparée, si les cœurs des hommes s'appliquent à donner comme fondement à leurs espérances la foi en un Dieu créateur et l'amour envers tous leurs frères. Mais autre est la question que Nous voulons ici mettre en lumière.

Certains ont cru pouvoir affirmer que la matière se transforme en énergie et vice-versa, et que par conséquent matière et énergie ne sont que deux aspects d'une même substance. D'autres ont dit que le monde dans son ensemble n'est autre chose que de l'énergie plus ou moins matérialisée, et ainsi sont nées, au sujet des données fournies par la science, diverses interprétations de nature philosophique.

Pour éviter des conclusions qui pourraient peut-être induire en erreur, il faut avoir toujours bien clairement présente à l'esprit l'affirmation du fait scientifique : à la disparition d'une certaine quantité de masse, c'est-à-dire d'une certaine portion de matière considérée du point de vue de ses propriétés d'inertie et de gravitation, correspond l'apparition d'une quantité bien précise d'énergie liée à cette masse par le rapport qu'exprime l'équation citée plus haut ($E = Mc^2$). Cela n'autorise pas encore à dire que la matière s'est transformée en énergie. Considérons en effet avec attention les deux phénomènes du point de vue philosophique.

1 - Pour qu'une entité soit matérielle, il n'est pas essentiellement nécessaire qu'elle possède des propriétés d'inertie et de gravitation. Il peut exister une qualité de matière privée de ces caractéristiques.

2 - L'énergie se présente comme un « accidens » et non comme une « substantia » : s'il en est ainsi, elle ne peut se transformer en son support, à savoir en matière.

On peut donc aujourd'hui légitimement conclure qu'il existe, dans la nature, des phénomènes au cours desquels une portion de matière perd ses caractéristiques de masse pour se modifier radicalement dans ses propriétés physiques, tout en restant intégralement de la matière. Il arrive ainsi que le nouvel état, que celle-ci assume, échappe aux méthodes expérimentales, qui avaient servi à déterminer la valeur de la masse. Corrélativement à cette mutation, une certaine quantité d'énergie se dégage et se manifeste, donnant origine, dans la matière pondérable, à des faits qu'on peut observer et mesurer. De la sorte on peut dire que les données de la science ne subissent pas d'altération et que les prémisses philosophiques conservent leur vigueur.

Voilà, chers fils, ce que Nous avons cru opportun de vous dire sur des sujets d'un si haut intérêt concernant la philosophie et les sciences physiques. Vous comprenez combien il est avantageux et nécessaire pour un philosophe d'approfondir ses propres connaissances sur le progrès scientifique. Ce n'est que si l'on a une claire conscience des résultats expérimentaux, des propositions mathématiques, des constructions théoriques, qu'il est possible d'apporter une contribution valable à leur interprétation au nom de la philosophia perennis. Chacune des branches du savoir a ses caractéristiques propres et doit opérer indépendamment des autres, mais cela ne veut pas dire qu'elles doivent s'ignorer entre elles. Ce n'est que d'une compréhension et d'une collaboration réciproques que peut naître le grand édifice du savoir humain, qui s'harmonise avec les lumières supérieures de la sagesse divine.

V Congrès thomiste international.

Allocutio Ioannis pp. XXIII ad iis qui interfuerunt Conventui V ex omni natione, a Pontificia Academia thomasiana Romae coatto (16 Septembris mensis a. 1960)

Singulari sane animi Nostri laetitia vos in alma hac Urbe, Petrianae Cathedrae sede, congregatos salutamus, qui vel Pontificiae Academiae Thomasianae sodales estis, vel conventui ex omni natione praesentes interfuistis, ab eadem promerente optime Academia coacto. Atque causae cur laetemur re ipsa Nobis bonae immo optimae praebentur.

Thomasiana namque Academia a certis non discedens normis, quas eius conditor immortalis memoriae Leo XIII illi dedit, quasque Decessores Nostri, qui pone secuti sunt, ratas habuerunt atque confirmaverunt, sive congressionibus ex omni populo initis, sive septem dierum coetibus convocatis, numquam praetermisit quin illustraret, defenderet, vulgaret philosophicam Aquinatis disciplinam. Cuius doctrina, cum prae ceteris consentanea esset et veritatibus, Deo aperiente, cognitis, et Sanctorum Patrum documentis, et rectae rationis principiis, Ecclesia sancta sibi tamquam suam sumpsit, eiusdemque auctorem appellavit Doctorem communem, hoc est universalem (1).

Quoniam vero vobis non secus ac Nobismetipsis persuasum plane est, in omnes aetates duratura Angelici Doctoris principia, praecepta docendique viam etiam ad ipsam morum disciplinam pertinere, de qua longior Summae Theologicae pars ordine, gravitate, et perspicuitate maximis agit, idcirco vos, dilectissimi filii, de tribus, quae sequuntur, permagni momenti doctrinae capitibus, cum rationibus Thomasianis congruentibus, disputastis, omnino servatis Ecclesiae sanctae praeceptis, quae hanc materiam complectuntur : sermones videlicet habuistis primum de fundamento et de auxiliis moralitatis, deinde de iuribus veritatis servandis et componendis, tum de vero conceptu laboris.

Non est profecto propositum Nobis ut argumenta huiusmodi, ne breviter quidem, attingamus, quibus de rebus uti opportune poteritis sive subtilioribus uberioribusque documentis a Decessore Nostro ven. mem. Pio XII editis, sive primis Litteris Encyclicis Nostris, quibus Ad Petri Cathedram initium. His praeterea argumentis lumen attulerunt, eaque altius perscrutati sunt, qua disputationibus, qua commentationibus, viri disciplinarum philosophicarum et theologiarum peritissimi, quorum nomina in subiecto Nobis indice perlibenter scripta legimus.

Pro eo, quo fungimur, supremi fidei magistri munere, summam adhibemus curam, ut sempiterna animorum salus comparetur (2). Quod quidem in hisce rerum adiunctis Nos impellit,

ut mentibus vestris considerandas duas veritates proponamus, quas ad confirmanda Congressionis vestrae commoda quam maxime conducere existimamus.

Prius quod animadvertendum esse ducimus hoc est: Aquinatis moralem disciplinam, etiamsi videatur ad unum sibi proxime statutum finem, investigandae scilicet rerum rationis, contendere, ubi eius altum indagetur consilium, eo semper spectare, ut homines disponat ad tutam perfectamque assecutionem supremi ac supernaturalis eorum finis, in quo aeterna felicitas contineatur. Huiusmodi moralis doctrinae S. Thomae praecipua proprietas, qua terrestria transcenduntur, et supernaturalis finis conquiruntur, a Decessore Nostro Pio XI in Encyclicis Litteris « Studiorum ducem » sapienter in lumine collocata est hisce verbis: Idem praeterea solidam theologiae doctrinam de moribus condidit, quae ad dirigendos totos humanos actus valeat supernaturali hominis fini congruenter (2).

Alterum verum, quod cogitationi vestrae proferre cupimus, instantius et maioris quoque momenti Nobis esse videtur, dum in exspectatione eventus Concilii Vaticani secundi sumus, quod ut apte pareatur sollicitudo Nostra evigilat: tractationem nempe et solutionem moralium quaestionum, secundum numquam interitura Aquinatis principia, miro usui esse, ut studiosis veritatis et caritatis consensus et unitas sit: cum inde et Ecclesiae Catholicae, et universo terrarum orbi multiplex et opimus fructus pacis sit exspectandus.

Ceterum Pius XI in Litteris Encyclicis Studiorum ducem, quibus Aquinatis insignia replebantur merita, sexto exacto saeculo, postquam is in Sanctorum Caelitum numerum relatus est, hoc sibi statuerat, pacis Christi in regno Christi (3) deproperare triumphum. Pastoralium sollicitudinum Nostrarum haec pariter praecipua, occupatio, hoc celsum est veluti culmen, prout iam in primordiis Pontificatus Nostri commonefecimus. Etenim in primis a Nobis editis Litteris Encyclicis cum filiis Nostris, qui ubique terrarum sunt, animi Nostri sensus communicavimus: christianae pacis scilicet triumphum e divina caritate, effusius in humanae societatis sinum manante, sperandum esse: Optata quippe salus expectanda est praecipue ex magna effusione caritatis (4).

Quapropter si vos, animorum salutis anxii, morales veritates, quae naturali lege, veluti proximo fundamento, innituntur et in divina Revelatione supremam assequuntur normam, studiose colueritis et assidue propalaveritis, verae animorum libertatis eritis assertores; atque si operarum conductoribus et operariis suadendo, monendo auctores fueritis, ut aequa ratione iura sibi mutuo vindicent et officia persolvant, pro viribus vestris efficietis, ut iidem sequantur Christum Iesum viam, veritatem, vitam (5), in mortali nostro aevo protectorem et in beata aeternitate mercedem magnam nimis (6).

Sed ut haec, quae tantopere exoptamus, effecta dentur, opus est in primis Thomasianis documentis perscrutandis diligenter vacetur. Quapropter cupimus vehementer eorum numerum augeri in dies, qui sibi de Angelici Doctoris operibus lumen et eruditionem hauriant; eosque non solum e sacerdotibus vel e viris recondita doctrina ornatis, sed etiam e bonarum artium studiis communiter deditis: quibus crebriores ascribi praesertim velimus iuvenes, in Catholicae Actionis ordines allectos, studiorumque laurea donatos. Valde deinde expetimus divi Thomae praeceptorum veluti thesaurum, summo cum rei christianae emolumento, cotidie largius effodi, atque adeo eius scripta latissime in vulgus edi, sive instituendi ratione, sive dicendi genere a nostrorum dierum ingenio et indole nulla ex parte discrepantibus.

Habetis, filii dilectissimi, vota, quae suscepimus Congressionis vestrae causa, cuius nuntium propensissima accepimus voluntate, ad cuius coepta et labores saepe animum adiecimus Nostrum; cum persuasum omnino haberemus studia huiusmodi plurimum ad catholicam hominem institutionem valere: studia, dicimus, quae Nobis ipsis non parum tordi fuerunt a primis sacerdotii Nostri annis, quo nimirum tempore, ob summa incitamenta a Decessore Nostro Leone XIII ingeniis allata, ea nova quadam alacritate colebantur. Praeterea ad Thomasianas res — hoc tamen leviter quasique inter fratres versantes fatemur — nomine ipso Nos ferri putamus, utpote quod a Decessore Nostro Ioanne XXII asciverimus, qui Thomam Aquinatem in Sanctorum Caelitum numerum ascripsit.

Ad extremum has multas ob causas publice vobis gratulati de collocata tam accurate opera in hac gravissimi ponderis re, paterno animo vobis singulis, qui adestis coram, iisque universis, quos caros habetis, Apostolicam Benedictionem, supernorum donorum pignus, impertimus.

VI Congrès thomiste international

Discours du pape Paul VI aux membres de l'Académie pontificale de Saint Thomas d'Aquin (10 septembre 1965)

Nous sommes particulièrement heureux de vous, accueillir, chers Fils, Membres de l'Académie pontificale de Saint Thomas d'Aquin, ainsi que tous les participants à votre sixième Congrès international.

Le thème que vous avez choisi pour ces journées d'études : «Dieu dans l'œuvre de Saint Thomas et dans la philosophie contemporaine», rencontre en effet l'une de nos constantes préoccupations pastorales: la négation de Dieu. Dès notre première Encyclique, Nous avons montré en cette négation « le phénomène le plus grave de notre époque ». Et Nous avons déclaré que « Nous résisterions de toutes nos forces à cette négation envahissante» (Ecclesiam Suam, A.A.S. LVI, 1964, p. 651). Nous soulignons aussi le drame de l'athéisme moderne, qui entend «se prévaloir . . . d'une soumission rigoureuse à l'exigence rationnelle de l'esprit humain, dans un effort d'explication scientifique de l'univers ». Or, « contre l'intention de ceux qui pensent forger par là une arme invincible pour leur athéisme, ce processus de pensée, disions-Nous, se voit finalement entraîné par sa force intrinsèque à une affirmation nouvelle du Dieu suprême, au plan métaphysique comme dans l'ordre logique ».

Nous exprimions alors le désir de voir des fils de l'Eglise l'aider à «déboucher, au delà du point où l'homme athée l'arrête à dessein, sur cette conception de la réalité objective de l'univers cosmique, qui redonne à l'esprit le sens de la Présence divine et met sur les lèvres les paroles humbles et balbutiantes d'une prière heureuse» (Ibid. pag. 653).

Nous voulons voir dans vos travaux, chers Fils, une réponse à ces vœux et l'entreprise d'un examen sérieux et lucide de la pensée des hommes de notre temps égarés dans l'athéisme. Et vos études peuvent en outre contribuer à dissiper la méprise d'un certain nombre de croyants qui sont aujourd'hui tentés par un fidéisme renaissant. N'attribuant de valeur qu'à la pensée de type scientifique, et défiants à l'égard des certitudes propres à la sagesse philosophique, ils sont portés à fonder sur une option de la volante leur adhésion à l'ordre des vérités métaphysiques. En face de cette abdication de l'intelligence, qui tend à ruiner la doctrine traditionnelle des préambules de la foi, vos travaux se doivent de rappeler l'indispensable valeur de la raison naturelle, solennellement affirmée par le premier Concile du Vatican (Denzinger-Schönm. 3004, 3009, 3015 et 3026), en conformité avec l'enseignement constant de l'Eglise, dont saint Thomas d'Aquin est l'un des témoins les plus autorisés et les plus éminents.

C'est dire l'importance de vos travaux où vous entendez confronter la philosophie contemporaine avec l'œuvre de saint Thomas sur le problème de Dieu. Votre démarche atteste par elle-même la permanente valeur d'une pensée qui, malgré la défiance et même l'aversion dont elle est l'objet de la part de tant de courants philosophiques modernes, représente dans l'histoire de la pensée humaine et chrétienne un fait majeur qui ne peut être sous-estimé. Certes, au cours des siècles, le thomisme a connu, comme tout système entré dans une tradition scolaire, les périls de la sclérose et des vaines subtilités ainsi que les inconvénients du revêtement scolastique. Mais, loin de tomber dans une décadence inéluctable, l'œuvre de saint Thomas n'a cessé de susciter l'intérêt de grands esprits, ainsi que la formation d'écoles fécondes, cependant que le magistère ecclésiastique lui prodiguait approbation et soutien. De nos jours en particulier, en vue de mieux assurer cette restauration de l'intelligence chrétienne dont le besoin se faisait impérieusement sentir, les Pontifes romains, à la suite de Léon XIII, ont prescrit l'étude de saint Thomas d'Aquin, déclaré «Docteur commun» ou «universel» de l'Eglise (Pie XI, Encycl. Studiorum Ducem, A.A.S. XV, 1923, p. 314).

Mais comment éviter, en un temps où toutes choses semblent remises en question, des interrogations pressantes ? La doctrine d'un penseur du Moyen Age peut-elle avoir un intérêt autre qu'historique et prétendre à une valeur universelle ? Comment le magistère ecclésiastique a-t-il pu engager son autorité dans l'approbation donnée à cette doctrine ? La liberté et le progrès de la recherche intellectuelle enfin ne risquent-ils pas d'en être entravés ?

La réponse à la première de ces questions tient au fait que la philosophie de saint Thomas possède une aptitude permanente à guider l'esprit humain vers la connaissance du vrai, la vérité de l'être même qui est son objet premier, la connaissance des premiers principes, et la découverte de sa cause transcendante, Dieu. Elle échappe par là à la situation historique particulière du penseur qui l'a dégagée et illustrée comme «la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine». Aussi avons-Nous pu dire que, «reflétant les essences des choses réellement existantes dans leur vérité certaine et immuable, elle n'est ni médiévale ni propre à quelque nation particulière; mais qu'elle transcende le temps et l'espace, et n'est pas moins valable pour tous les hommes d'aujourd'hui (Lettre au T.R.P. A. Fernandez, Maître général des Frères Prêcheurs, le 7 mars 1964; A.A.S. LVI, 1964, p. 303).

Cette valeur permanente de la métaphysique thomiste explique l'attitude du magistère ecclésiastique à son égard. Gardienne de la Vérité révélée accueillie par la foi surnaturelle, l'Eglise sait que cet accueil même suppose un esprit capable de notions intelligibles stables et d'affirmations certaines sur l'être des choses et sur Dieu; sinon la Parole de Dieu proposée et tenue sous forme d'affirmations humaines ne serait plus accessible en tant que Vérité absolue

(cfr. Pie XII, *Humani Generis*, A.A.S. XLII, 1950, p. 565-567). Comme le disait Notre prédécesseur Pie XII, «il s'agit de savoir si l'édifice que saint Thomas d'Aquin a construit avec des éléments réunis et rassemblés par delà et par-dessus tous les temps et que lui fournirent les maîtres de toutes les époques de la sagesse chrétienne, repose sur une base solide, conserve toujours sa force et son efficacité, s'il protège encore maintenant d'une manière efficace le dépôt de la foi catholique, et s'il est également pour les progrès nouveaux de la théologie et de la philosophie d'un usage et d'une direction assurés» (Pie XII au Chapitre général dominicain, A.A.S. XXXVIII, 1946, p. 387). A la suite de ce grand Pape, Nous répondons à notre tour positivement à ces questions, et c'est pourquoi Nous continuons à recommander l'œuvre de saint Thomas comme une norme sûre pour l'enseignement sacré (cfr. C.I.C. Can. 1366, par. 2; Pie XI, *Deus Scientiarum Dominus*, art 29 a).

Ce faisant, Nous n'entendons nullement amoindrir – à peine est-il besoin de le souligner – la valeur que l'Eglise n'a cessé de reconnaître à ce précieux héritage des grands penseurs chrétiens de l'orient et de l'Occident, au sein desquels le nom d'un saint Augustin brille d'un éclat particulier. L'étude naturelle de l'être et du vrai, comme le service fidèle de la Parole de Dieu ne sont certes pas l'apanage exclusif du Docteur angélique. En le déclarant «Docteur commun» et en faisant de sa doctrine la base de l'enseignement ecclésiastique, le Magistère de l'Eglise n'a pas entendu en faire un Maître exclusif, ni imposer chacune de ses thèses, ni exclure la légitime diversité des écoles et des systèmes, et encore moins proscrire la juste liberté de la recherche. La préférence accordée à l'Aquinate, – préférence, et non pas exclusivité (Pie XII, *Allocution à l'université grégorienne*, *Discorsi*, XV, p. 409-410) – va à sa réalisation exemplaire de la sagesse philosophique et théologique, non moins qu'à l'harmonieux accord qu'il a su dégager entre la raison et la foi.

A l'heure où le Concile s'apprête à donner des directives pratiques pour les études ecclésiastiques, nul doute que le retour aux sources vives de la sainte Ecriture, et l'étude des Pères, conjugués avec l'indispensable approfondissement de la doctrine théologique à la lumière des enseignements du magistère, ne provoquent un renouveau, si ardemment souhaité. Dans cette humble et confiante démarche de la «foi qui cherche l'intelligence», vous aurez à cœur de maintenir avec la pensée de saint Thomas – comme vous l'avez fait au cours de votre Congrès – un contact vivifiant et fécond. Vous montrerez ainsi par votre vivant exemple que le thomisme, loin d'être un système stérilement clos sur lui-même, est capable d'appliquer avec succès ses principes, ses méthodes et son esprit aux tâches nouvelles que la problématique de notre temps propose à la réflexion des penseurs chrétiens.

Dans cette confiance, et en gage de l'aide divine que Nous appelons sur ces austères, mais si nécessaires labours de l'intelligence au service de la vérité, Nous vous donnons de grand cœur notre paternelle Bénédiction Apostolique.

VII Congrès thomiste international

Discours du pape Paul VI aux participants au Congrès thomiste international (12 septembre 1970)

Chers Messieurs,

L'homme existe-t-il ? Une telle question, posée par un témoin attentif au drame spirituel de notre temps, n'est-elle pas significative du désarroi de beaucoup d'esprits aujourd'hui ? «Si l'homme - écrit avec pertinence Maurice Zundel - se réduit exclusivement à des déterminismes physico-chimiques, reflétés dans les déterminismes psychiques et les complicités automatiques du moi phénoménal . . . son destin ne pose aucun problème . . . Il est un phénomène quelconque dans un monde auquel il est vain de chercher un sens . . . On peut concevoir, à la limite, un univers scientifique fonctionnant automatiquement, où l'homme, dépassé par ses inventions, ne tiendrait plus aucune place. Un déterminisme intégral va dans cette direction. Il tend à rendre l'homme inutile, à le mettre hors circuit comme une machine primitive que l'on relègue au musée des antiquités» (M. ZUNDEL, *L'homme existe-t-il?*, Paris, Ed. Ouvrières, 1967, pp. 155-156).

Ces remarques sont graves, et vont loin. Car ce n'est pas impunément que des théologiens - ils n'en ont certes que le nom! - peuvent indéfiniment dissenter sur la mort de Dieu, ou des philosophes - ils ne sont guère amis de la sagesse! - proclamer la mort de l'homme. Après des siècles où Dieu a paru s'affirmer aux dépens de l'homme, ce dernier, hélas, a cru en effet ne pouvoir se grandir que par la négation du Créateur, sans s'apercevoir que la spirale de ses négations l'entraînait irrésistiblement de la mort de Dieu à la mort de l'homme. Celui-ci, auquel on reprochait de s'aliéner dans un idéal désincarné, se trouve maintenant comme pris au piège, devenu captif des choses, chosifié lui-même pourrait-on dire, à force d'être réduit à des dimensions fonctionnelles, jusqu'à ne plus être saisi que comme un être «unidimensionnel» (Cfr. par exemple, H. MARCUSE, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Ed. de Minuit, 1968).

Il est des homicides spirituels, et qui dira les ravages accomplis par de telles pensées destructrices, chez nos contemporains, les jeunes en particulier, toujours épris d'absolu, prompts à se porter aux résolutions extrêmes, et soucieux à bon droit de mettre leur vie en accord avec les principes - ou l'absence de principes - qui leur sont présentés comme la dernière et la plus remarquable découverte des temps modernes?

C'est vous dire notre joie de vous accueillir ce matin, chers Messieurs, au terme du septième Congrès thomiste international que vous avez voulu consacrer à l'homme. Un rapide regard sur le programme envoyé par le zélé secrétaire de l'Académie romaine de saint Thomas

d'Aquin, le cher et vénéré Père Boyer, nous a montré en effet le sérieux et la complexité des savantes contributions que vous avez apportées à cette réflexion capitale. Le sujet était immense, infini, pourrions-nous dire avec Pascal! Que l'on songe à ses incidences: biologiques, psychologiques, médicales, socio-culturelles, cosmologiques, historiques, éthiques, épistémologiques, ontologiques . . . Aussi avez-vous eu raison de l'aborder sous trois angles essentiels: origine, nature et destin.

Au reste, que de questions soulevées, par vos contributions mêmes, sur «cet être mystérieux», dont le regretté Romano Guardini nous avertit avec pénétration: «Comme elle est périlleuse, l'illusion de l'homme sur son être réel, telle qu'elle s'exerce sans cesse par la parole, l'écriture, les images. A tel point que l'on éprouve parfois avec terreur ce sentiment: ce dont parlent la science, la littérature, la politique, le journal, le film, comme étant l'homme – ce n'est pas du tout l'homme» (R. GUARDINI, *Morale au-delà des interdits*, Paris, Cerf, 1970, 25 pp. et 29).

Aussi n'est-il pas de trop que la convergence de vos multiples disciplines pour cerner au plus près ce qu'est l'homme, sa place dans l'univers visible et dans l'échelle des êtres, sa nature profonde et essentielle à travers ses manifestations diverses d'homo faber, d'homo mathematicus, d'homo technicus, d'homo spiritualis . . . d'homo phaenomenicus!

Qu'est-ce donc que l'homme? N'est-ce pas en définitive la seule question qui préoccupe l'humanité, et que l'on retrouve à travers les multiples manifestations de son génie, dans le flot mouvant des civilisations et des cultures? Sa préoccupation n'a-t-elle pas été constamment présente aux travaux du récent Concile Oecuménique, comme Nous le déclarions Nous-même au jour de sa clôture? (Cfr. Allocution du 7 décembre 1965, dans A.A.S. LVIII (1966), p. 55) Cet homme, disions-Nous plus récemment, dont «jamais peut-être comme de nos jours la littérature, le spectacle, l'art, la pensée philosophique n'ont témoigné de façon plus impitoyable de sa déficience, de sa faiblesse mentale, de la sensualité qui le domine, de son hypocrisie morale, de sa propension à la criminalité, de sa provocante cruauté, de ses possibilités d'abjection, de son inconsistante personnalité . . . C'est cela l'homme! Il est ainsi, le grand et malheureux enfant du siècle» (Radio-Message de Noël 1968, dans A.A.S. LXI (1969), p. 56).

Mais, l'homme, nous le savons aussi, c'est l'être qui nous émerveille, par l'éclat de sa pensée, par la ferveur de son lyrisme, par la splendeur de ses créations artistiques, par le génie de ses découvertes scientifiques, par ses ressources d'héroïsme moral, par le rayonnement de sa sainteté.

Selon que l'on suit l'une ou l'autre pente de ces considérations, les unes et les autres irréfutables, on se trouve conduit à des conceptions de l'homme radicalement opposées, et

toutes aussi fausses, de l'optimisme naïf au pessimisme radical. C'est dire l'importance d'une étude phénoménologique de l'homme, menée en toute objectivité, sans rien exclure des manifestations apparemment contradictoires de son existence multiséculaire. C'est donc affirmer la nécessité, pour tout penseur chrétien digne de ce beau nom, d'une réflexion incarnée, enracinée dans l'observation la plus directe et la plus authentique. C'est enfin redire l'impérieux besoin d'une synthèse supérieure qui, en englobant l'acquis si précieux - bien plus, indispensable - des études anthropologiques contemporaines, et des sciences humaines en particulier, sache les maintenir à leur place et éviter leur emprise dévorante, dans la certitude que la seule parole qui explique l'homme, c'est Dieu Lui-même devenu Parole (Hebr. 1, 1), le Verbe fait chair (Io. 1, 14).

Notre temps, croyons-Nous, a besoin de redécouvrir les vérités essentielles. Emporté par le tourbillon de ses pensées, immergé dans les réalisations de son esprit inventif, prisonnier parfois de ses propres découvertes, l'homme risque de s'engloutir dans les moyens vertigineux qu'il s'est donnés, et d'oublier, au-delà des significations partielles, le sens même de son existence. Peut-être faut-il d'ailleurs que nous fassions notre examen de conscience à ce sujet: n'en est-il pas de même dans mainte discipline théologique et philosophique particulière, où les subtilités de l'analyse et les arguties du vocabulaire peuvent faire oublier la nécessité de la synthèse? Bref, n'avons-nous pas trop de philosophes et de théologiens en chambre qui oublient de réfléchir, avec tout l'acquis de leur savoir, la pénétration de leur jugement, la richesse de leur information, aux questions vitales posées par la vie des hommes d'aujourd'hui? Et à l'inverse, trop de penseurs qui, à force de s'enfouir dans la vie des hommes, ne réussissent plus à prendre la part de recul qui leur serait nécessaire pour apporter à tant d'interrogations dramatiques une réponse puisée aux sources de la révélation biblique et de la tradition de l'Eglise? Ne voyons-nous pas trop d'idées chrétiennes devenues folles emporter dans leur sarabande effrénée les certitudes les mieux fondées et les croyances les plus assurées? Quelle œuvre admirable vous pouvez et devez accomplir, en cette heure qui demande plus que jamais «le courage de la vérité!» (Cfr. Notre Allocution au Sacré-Collège, le 18 mai 1970, dans A.A.S. LXII (1970), pp. 449-450)

Il est donc d'une importance capitale, bien plus d'une première nécessité, que philosophes et théologiens s'intéressent à toutes les manifestations de la vie de notre temps, écoutent les requêtes qui montent, des jeunes en particulier, comprennent les aspirations parfois confuses qui sourdent du plus profond des cœurs, en un mot sachent écouter pour pouvoir répondre, selon les lois essentielles du dialogue que Nous rappelions dans notre première encyclique (*Ecclesiam suam*, A.A.S. LVI (1964), pp. 638.647). Il y a là, est-il besoin de le dire,

plus qu'une exigence pédagogique: c'est une requête profonde, qui tient à la nature même de l'homme, et de la vérité de salut que Nous voulons lui apporter, cette Bonne Nouvelle qui a pris visage d'homme pour révéler à l'homme qu'il était «la face humaine de Dieu», selon le mot admirable de saint Grégoire de Nysse (PG 44, 446 B). Gloria Dei, vivens homo (S. Irénée).

Cela est très important, Nous semble-t-il, pour les études philosophiques et théologiques des futurs prêtres, religieux et religieuses: c'est souvent pour avoir manqué de consistance anthropologique qu'un enseignement, par ailleurs respectable, est demeuré stérile, apparaissant par trop étranger aux requêtes d'un homme qui parcourt les immensités de l'espace, sonde les mystères de l'atome, et descend dans les profondeurs de son subconscient. «C'est à l'homme d'aujourd'hui, tel qu'il est, que l'Eglise apporte l'eau vive toujours jaillissante de la parole de vie . . . lui révélant toute la grandeur de son destin et l'aidant à le réaliser, en accomplissant le dessein d'amour créateur et rédempteur» (Allocution au Sacré-Collège, le 22 juin 1970, dans Documentation Catholique, Paris, 1970, t. LXVII, p. 652).

Professeurs et chercheurs chrétiens ne devraient jamais perdre de vue l'éclairage biblique qui, de la Genèse à l'Apocalypse, met en pleine lumière la dimension théandrique de l'homme, créé à l'image d'un Dieu qui, pour le racheter, le tirer du péché, est lui-même devenu homme. L'anthropologie est indissociablement théologie et christologie: le type authentique de l'homme vivant, c'est le Christ préfiguré en Adam, lui qui est «le dernier Adam» (1 Cor. 15, 45), et «renouvelle sans cesse l'homme nouveau à l'image de celui qui l'a créé» (Col. 3, 10). Homme de douleurs et Pantocrator, c'est lui qui comble suréminemment les meilleures aspirations de l'homme, en leur donnant tout leur sens . . . «s'il pouvait exister un homme capable de porter et d'unifier toute la chaîne des générations, toute la poussière des individus, un homme qui serait, en chacun et pour chacun, un bien illimité, un homme, enfin, qui serait en tous le même centre où ils ne seraient plus qu'un» (M. ZUNDEL, op. cd., p. 72). C'est celui-là même qui fut désigné par ces simples mots à une heure dramatique: «Ecce homo – Voici l'homme» (Io. 19, 5). C'est, nous dit François Mauriac, dont la grande voix ne cesse de retentir par-delà la tombe: «Ce Dieu qui est notre frère, cet homme qui est notre Dieu» (Semaine des intellectuels catholiques. Qu'est-ce que l'homme?, Paris, Horay, 1955, p. 250).

Il est donc, au milieu du brouhaha intellectuel de notre temps, des certitudes qu'il faut maintenir et qu'il vous revient d'expliquer, d'explicitier, d'éclairer, de fortifier par les recherches des diverses disciplines que vous honorez.

Tout d'abord, l'homme n'est pas un être qui serait lui-même son propre père. S'il est bien vrai, en un certain sens, que «l'homme fait, et en faisant, se fait», on ne saurait oublier que cette affirmation ne saurait être retenue dans son sens le plus radical. Microcosme certes,

achèvement de l'univers, quasi démiurge par certaines de ses réalisations techniques qui sont de véritables prouesses scientifiques, à la fois épris d'aspirations quasi illimitées, et si vulnérable dans sa chair comme dans son esprit, si lié à la terre et à la matière, si proche du néant, l'homme, à sa place dans la hiérarchie des êtres, n'est pas plus la cause de leur existence qu'il n'est la source de la vérité avec laquelle il est en affinité profonde, ni du bien avec lequel il est en consonance directe, ni du beau qui suscite en lui une résonance immédiate. Toutes ces valeurs l'orientent vers un principe supérieur, le premier principe de tout le créé, le créateur, à la fois auteur, législateur et juge, qui se révèle à nous comme un père aimant. Ceci, quant à l'origine de l'homme.

Quant à sa nature, tout a été dit, maintes fois, sous tous les cieux, sur ce «roseau pensant», à la fois «gloire et rebut de l'univers», et sur le mystère de ce composé de misère et de grandeur, tel, disait Pascal, que «s'il se vante, je l'abaisse, et s'il s'abaisse, je le vante» (Pensées, Ed. Brunschvicg, 347, 434 et 420). Les phénoménologues nous le montrent se découvrant comme un «je» au moment où il prononce un «tu», et en même temps prenant conscience de ce qu'il est à la fois uni à la matière par ses sens et la transcendant par sa pensée et sa liberté. C'est affirmer que l'homme n'est exclusivement ni matière ni esprit, mais que le corps et l'âme le composent, comme le dit saint Augustin: *In unitate personae anima unitur corpori, ut homo sit* (Epist. 137; PL 33, 529). De cette affirmation, vous le savez, chers fils et messieurs, jaillissent maintes interrogations auxquelles il vous appartient de répondre, selon toutes les ressources de votre savoir, d'une manière appropriée à la formulation des questions éternelles par les générations d'aujourd'hui. Dans cette étude, l'Aquinate demeure toujours pour vous un guide sûr, par la pénétration et la maîtrise avec lesquelles il a étudié avec précision les problèmes posés par cette union mystérieuse: quelles sont les relations des deux principes, d'où vient l'unité du composé, comment le corps dépend-il de l'âme, comment l'âme peut-elle subsister sans le corps dans le temps qui s'écoule entre la mort et la résurrection.

Problèmes complexes et fascinants, que l'on n'a jamais fini d'élucider, et qu'il faut sans cesse reprendre, pour faire comprendre à chaque génération nouvelle que l'homme qui n'est pas seulement matière, a un principe supérieur à la matière, une âme spirituelle, subsistante et immortelle, qui, pour un temps, existe séparée. Ceci, quant à la nature de l'homme.

Un autre thème, parmi les plus actuels et les plus graves, de ceux qui ont retenu à juste titre votre attention, est le rapport de l'homme avec l'histoire passée et présente des hommes. Si l'on ne peut nier que l'homme d'aujourd'hui ne subisse dans ses idées, ses goûts et ses besoins, l'influence d'un long passé, s'il est donc en quelque mesure fait aussi par l'histoire, s'ensuit-il que chaque situation historique le conditionne au point qu'il n'y aurait pas à

proprement parler une nature, mais seulement une condition humaine? Du fait que l'homme individuel serait le lieu géométrique du croisement d'un certain nombre de chromosomes, de l'interférence des rapports de production, des influences conjuguées d'une éducation, d'un milieu social, et de structures linguistiques déterminées, faudrait-il en conclure que l'homme ne serait plus l'homme, mais le produit incertain d'une histoire, d'une géographie économique et politique, d'une famille et d'une société culturelle?

Bref, l'homme se serait-il perdu dans le dédale des sciences humaines devenues la source d'un néo-positivisme, tant il est vrai que «les philosophies qui annoncent aujourd'hui la mort de l'homme se recommandent volontiers de la science» (M. DUTRENNE, Pour l'homme, Paris, Seuil, 1968, p. 201).

L'humaniste d'hier affirmait avec Pascal: «L'homme passe infiniment l'homme» (Pensées, Ed. Brunschvicg, 434). Le chrétien d'aujourd'hui, refusant de céder au vertige du néant comme à la tentation prométhéenne, si proches en définitive l'un de l'autre, affirme que l'humain dépasse les avatars de l'existence, et qu'une certaine idée de l'homme transcende toutes les analyses scientifiques. Depuis que Dieu se manifesta à Abraham, et que le dialogue brisé par le péché d'Adam s'est renoué entre la créature et son créateur, l'humanisme judéo-chrétien n'a cessé d'affirmer l'éminente et singulière dignité de chaque personne humaine, créée à l'image de Dieu, dans l'amour et la liberté: tous les progrès des sciences ne porteront jamais atteinte à cette affirmation première et fondamentale sur l'origine, la nature et le destin de l'homme : créé par Dieu, renouvelé dans le Christ, appelé à entrer pour l'éternité dans la famille des enfants de Dieu, bien mieux dans l'intimité de Dieu lui-même.

Qui ne le voit? Bien loin de l'enfermer, ces affirmations de la foi ouvrent à la spéculation de l'homme des dimensions quasi infinies, au moment où il accède aux sources cosmiques de l'énergie, mais où ces progrès étourdissants, en lui rendant plus incompréhensibles l'épreuve de la souffrance et le scandale de la mort, ne font que rendre plus lancinante la question du sens de la vie. Tant que la justice sera aussi nécessaire à l'homme que les nourritures terrestres, tant que les cultures, dans leur mouvante complexité, révéleront une quête de l'infini toujours renaissante, tant que l'homme demeurera épris du beau, assoiffé du vrai, désireux du bien, l'aventure humaine gardera les traits d'une histoire qui s'achemine vers son terme divin.

Assurés de ces certitudes, ce doit être aujourd'hui l'honneur des philosophes et des théologiens, à l'exemple de leur illustre devancier et maître, saint Thomas d'Aquin, d'apporter à nos contemporains de quoi surmonter l'angoisse des finalités, et la crise du sens, qui transforment en obscur labyrinthe leurs propres découvertes. Que ce Congrès ait pu en être l'occasion, et

apporter à chacun de vous une raison nouvelle d'œuvrer avec compétence et rayonnement dans ses recherches et son enseignement sur l'homme, suffirait à en marquer l'importance.

De tout cœur, chers fils et Messieurs, Nous nous en félicitons avec vous, en appelant sur vos personnes et sur vos travaux l'abondance des divines bénédictions.

VIII Congrès thomiste international

Discorso di Giovanni Paolo II ai partecipanti all'VIII Congresso tomistico internazionale (13 settembre 1980)

Venerati e cari fratelli!

Sono sinceramente lieto di poter accogliere oggi, in un incontro cordiale, i partecipanti all'ottavo Congresso Tomistico Internazionale celebrato in occasione del centenario dell'Enciclica "Aeterni Patris" di Leone XIII ed altresì della fondazione, ad opera del medesimo Sommo Pontefice, della "Pontificia Accademia Romana di San Tommaso d'Aquino".

Saluto con affetto tutti i presenti e, in particolare, il venerato fratello Cardinale Luigi Ciappi, Presidente dell'Accademia, e Monsignor Antonio Piolanti, Vice-Presidente.

1. Con la celebrazione dell'ottavo Congresso Tomistico Internazionale, organizzato dalla "Pontificia Accademia Romana di San Tommaso d'Aquino e di Religione Cattolica", si concludono le manifestazioni commemorative del centenario dell'Enciclica "Aeterni Patris", emanata il 4 agosto 1879, e della Fondazione della medesima Accademia, avvenuta il 13 ottobre 1879, per opera del grande Pontefice Leone XIII.

Dal primo Convegno, tenuto nell'Università di San Tommaso d'Aquino, nel novembre dello scorso anno, fino ad oggi, le celebrazioni si sono moltiplicate in Europa e in altri Continenti. Queste conclusive tornate accademiche, che hanno veduto illustri e qualificati docenti convenire a Roma da ogni parte del mondo nel nome di Papa Leone XIII e di San Tommaso d'Aquino, hanno potuto fare simultaneamente il bilancio delle celebrazioni tenute nell'anno in corso e quello del centenario dell'Enciclica.

Fin dagli inizi del mio Pontificato non ho lasciato passare occasione propizia senza richiamare la eccelsa figura di San Tommaso, come ad esempio, nella mia visita alla Pontificia Università "Angelicum" ed all'Institut Catholique di Parigi, nell'allocuzione all'UNESCO e, in modo esplicito o implicito, nei miei incontri con i Superiori, Docenti ed alunni delle Pontificie Università Gregoriana e Lateranense.

2. I cento anni dell'Enciclica "Aeterni Patris" non sono passati invano, né quel celebre Documento del Magistero pontificio ha perduto la sua attualità. L'Enciclica si basa su un principio fondamentale, che le conferisce una profonda unità organica interiore. È il principio dell'armonia tra le verità della ragione e quelle della fede. È questo che stava sommantemente a cuore a Leone XIII. Tale principio, sempre emergente e attuale, nell'arco di questi cento anni ha fatto notevoli progressi. Basta tener conto della coerenza del Magistero della Chiesa da Papa

Leone XIII a Paolo VI e di quanto è maturato nel Concilio Vaticano II, specialmente nei documenti: “Optatam Totius”, “Gravissimum Educationis”, “Gaudium et Spes”.

Alla luce del Concilio Vaticano II vediamo, forse meglio che un secolo fa, l’unità e la continuità tra l’autentico umanesimo e l’autentico cristianesimo, tra la ragione e la fede, grazie alle direttive della “Aeterni Patris” di Leone XIII, il quale con tale documento, che aveva come sottotitolo “De philosophia christiana... ad mentem Sancti Thomae... in scholis catholicis instauranda”, manifestava la coscienza che era avvenuta una crisi, una rottura, un conflitto o, quanto meno, un offuscamento circa il rapporto tra la ragione e la fede. All’interno della cultura del secolo XIX si possono infatti individuare due atteggiamenti estremi: il razionalismo (la ragione senza la fede), il fideismo (la fede senza la ragione). La cultura cristiana si muoveva tra questi due estremi, pendendo da una parte o dall’altra. Il Concilio Vaticano I aveva già detto la sua parola in proposito. Era ormai il tempo di imprimere un nuovo corso agli studi all’interno della Chiesa. Leone XIII s’accinse, con lungimiranza, a questo compito, ripresentando - è questo il senso di instaurare - il perenne pensiero della Chiesa, nella limpida e profonda metodologia del Dottore Angelico.

Il dualismo che metteva in opposizione ragione e fede, tutt’altro che moderno, costituiva una ripresa della dottrina medioevale della “doppia verità”, la quale minacciava dall’interno “l’unità intima dell’uomo-cristiano” (cf. Paolo VI, *Lumen Ecclesiae*, 12). Erano stati i grandi Dottori Scolastici del secolo tredicesimo a rimettere sulla buona via la cultura cristiana. Come affermava Paolo VI, “nel compiere l’opera che segna il culmine del pensiero cristiano medioevale, S. Tommaso non fu solo.

Prima e dopo di lui molti altri illustri dottori lavorarono allo stesso scopo: tra i quali sono da ricordare San Bonaventura e Sant’Alberto Magno, Alessandro di Hales, Duns Scoto. Ma senza dubbio San Tommaso, per disposizione della divina Provvidenza, raggiunse il vertice di tutta la teologia e filosofia “scolastica”, come si suole chiamarla, e fissò nella Chiesa il cardine centrale intorno al quale allora e in seguito si è potuto svolgere il pensiero cristiano con sicuro progresso” (Ivi, 13).

Sta in questo la motivazione della preferenza data dalla Chiesa al metodo ed alla dottrina del Dottore Angelico. Tutt’altro che preferenza esclusiva, si tratta di una preferenza esemplare, che permise a Leone XIII di dichiararlo: “inter Scholasticos Doctores, omnium princeps et magister” (Leone XIII, *Aeterni Patris*, 13). E tale è veramente San Tommaso d’Aquino, non solo per la completezza, l’equilibrio, la profondità, la limpidezza dello stile, ma più ancora per il vivissimo senso di fedeltà alla verità, che può anche dirsi realismo. Fedeltà alla voce delle

cose create, per costruire l'edificio della filosofia; fedeltà alla voce della Chiesa per costruire l'edificio della teologia.

3. Nel sapere filosofico, prima di ascoltare quanto dicono i sapienti dell'umanità, a giudizio dell'Aquinate occorre ascoltare e interrogare le cose. "Tunc homo creaturas interrogat, quando eas diligenter considerat; sed tunc interrogat respondentem" (San Tommaso, *Super Iob*, XII,lect.1). La vera filosofia deve rispecchiare fedelmente l'ordine delle cose stesse, altrimenti finisce col ridursi ad arbitraria opinione soggettiva. "Ordo principalis invenitur in ipsis rebus et ex eis derivatur ad cognitionem nostram". (S. Tommaso, *Summa Theologiae*, II-IIae, q. 26, a. 1, ad 2) La filosofia non consiste in un sistema soggettivamente costruito a piacere del filosofo, ma dev'essere il fedele rispecchiarsi dell'ordine delle cose nella mente umana.

In questo senso, San Tommaso può considerarsi un autentico pioniere del moderno realismo scientifico, che fa parlare le cose mediante l'esperimento empirico, anche se il suo interesse si limita a farle parlare dal punto di vista filosofico. Piuttosto, c'è da domandarsi se non sia proprio il realismo filosofico che, storicamente, ha stimolato il realismo delle scienze empiriche in tutti i loro settori.

Questo realismo, tutt'altro che escludere il senso storico, crea le basi per la storicità del sapere, senza farlo decadere nella fragile contingenza dello storicismo, oggi largamente diffuso. Perciò dopo aver dato la precedenza alla voce delle cose, San Tommaso si mette in rispettoso ascolto di quanto hanno detto e dicono i filosofi, per darne una valutazione, mettendosi a confronto con la realtà concreta. "Ut videatur quid veritatis sit in singulis opinionibus et in quo dehciant. Omnes enim opiniones secundum quid aliquid verum dicunt".(S. Tommaso, I Dist., 23, q. 1, a. 3) È impossibile che il conoscere umano e le opinioni degli uomini siano del tutto privi di ogni verità. È un principio che San Tommaso mutua da Sant'Agostino e che fa proprio: "Nulla est falsa doctrina quae non vera falsis intermisceat". (S. Tommaso, *Summa Theologiae*, I-IIae, q. 102, a. 5, ad 4) "Impossibile est aliquam cognitionem esse totaliter falsam, sine aliqua veritate". (Ivi, II-IIae, q. 172, a. 6; cf. etiam ivi, I, q. 11, a. 2, ad 1)

Questa presenza di verità, sia pure parziale e imperfetta e talora distorta, è un ponte, che unisce ogni uomo agli altri uomini e rende possibile l'intesa, quando c'è buona volontà.

In questa visuale, San Tommaso ha sempre prestato rispettoso ascolto a tutti gli autori, anche quando non poteva dividerne interamente le opinioni; anche quando si trattava di autori precristiani o non cristiani, come ad esempio gli arabi commentatori dei filosofi greci. Di qui il suo invito ad accostarsi con umano ottimismo persino ai primi filosofi greci, il cui linguaggio non è sempre chiaro e preciso, cercando di portarsi oltre l'espressione linguistica, ancora rudimentale, "ad ea quae exterius ex eorum verbis apparet", ma all'"intentio", (S.

Tommaso, De Coelo et mundo, III, lect. 2, n. 552) che li guida e li anima. Quando poi si tratta di grandi Padri e Dottori della Chiesa, allora egli cerca sempre di trovare l'accordo, più nella pienezza di verità che posseggono come cristiani, che nel modo, apparentemente diverso dal suo, con cui si esprimono. È noto come, ad esempio, cerchi di attenuare e quasi far sparire ogni divergenza con Sant'Agostino, purché si usi il giusto metodo: "profundius intentionem Augustini scrutari". (S. Tommaso, De spirit. creaturis, a. 10, ad 8)

Del resto, la base del suo atteggiamento, comprensivo verso tutti, senza mancare di essere schiettamente critico, ogni volta che sentiva di doverlo fare e lo fece coraggiosamente in molti casi, sta nella concezione stessa della verità. "Licet sint multae veritates participatae, est una sapientia absoluta supra omnia elevata, scilicet sapientia divina, per cuius participationem omnes sapientes sunt sapientes". (S. Tommaso, Super Iob, I, lect. 1, n. 33) Questa suprema sapienza, che splende nel creato, non trova sempre la mente umana disposta a riceverla per molteplici ragioni. "Licet enim aliquae mentes sint tenebrosae, id est sapida et lucida sapientia privatae, nulla tamen adeo tenebrosa est quin aliquid divinae lucis participet... quia omne verum, a quocumque dicatur, a Spiritu Sancto est". (S. Tommaso, Super Iob, I, lect. 3, n. 103) Di qui la speranza di conversione per ogni uomo, per quanto intellettualmente e moralmente traviato.

Questo metodo realistico e storico, fondamentalmente ottimistico ed aperto, fa di San Tommaso non soltanto il "Doctor Communis Ecclesiae", come lo chiama Paolo VI, nella sua bella Lettera "Lumen Ecclesiae", ma il "Doctor Humanitatis", perché sempre pronto e disponibile a recepire i valori umani di tutte le culture. A buon diritto l'Angelico può affermare: "Veritas in seipsa fortis est et nulla impugnatione convellitur". (S. Tommaso, Contra Gentiles, III, can. 10, n. 3460 b) La verità, come Gesù Cristo, può essere rinnegata, perseguitata, combattuta, ferita, martoriata, crocefissa; ma sempre rivive e risorge e non può mai essere divelta dal cuore umano. San Tommaso ha messo tutta la forza del suo genio ad esclusivo servizio della verità, dietro la quale sembra voler sparire quasi per timore di disturbarne il fulgore perché essa, e non lui, brilli in tutta la sua luminosità.

4. Alla fedeltà alla voce delle cose, in filosofia, corrisponde, secondo San Tommaso, la fedeltà alla voce della Chiesa in teologia. È sua norma, cui mai venne meno, il principio: "Magis standum est auctoritati Ecclesiae... quam cuiuscumque Doctoris". (S. Tommaso, Summa Theologiae, II-IIae, q. 10, a. 12) La verità, proposta dall'autorità della Chiesa assistita dallo Spirito Santo, è dunque la misura della verità, che esprimono tutti i teologi e dottori passati, presenti e futuri. Qui l'autorità della dottrina dell'Aquinate si risolve e si rifonda nell'autorità

della Dottrina della Chiesa. Ecco perché la Chiesa l'ha proposto come esemplare modello della ricerca teologica.

Anche in teologia l'Aquinate preferisce, dunque, alla voce dei Dottori, e alla propria voce, quella della Chiesa universale, quasi anticipando quanto dice il Vaticano II: "La totalità dei fedeli che hanno ricevuta l'unzione dello Spirito Santo non può sbagliarsi nel credere" (Lumen Gentium, 12); "Quando sia il Romano Pontefice sia il corpo dei Vescovi con lui, definiscono un punto di dottrina, lo fanno secondo la stessa rivelazione, cui tutti debbono stare e conformarsi" (Lumen Gentium, 25).

Non è possibile passare in rassegna tutti i motivi che hanno indotto il Magistero a scegliere come guida sicura nelle discipline teologiche e filosofiche San Tommaso d'Aquino; ma uno è senza dubbio questo: l'aver egli posto i principii di valore universale, che reggono il rapporto tra ragione e fede. La fede contiene in modo superiore, diverso ed eminente i valori della sapienza umana, perciò è impossibile che la ragione possa discordare dalla fede e, se discorda, bisogna rivedere e riconsiderare le conclusioni della filosofia. In questo senso la stessa fede diviene un prezioso aiuto per la filosofia.

È sempre valida la raccomandazione di Leone XIII: "Quapropter qui philosophiae studium cum obsequio fidei christianae coniungunt, ii optime philosophantur: quandoquidem divinarum veritatum splendor, animo exceptus, ipsam iuvat intelligentiam; cui non modo nihil de dignitate detrahit, sed nobilitatis, acuminis, firmitatis plurimum addit" (Leone XII, Aeterni Patris, 13).

La verità filosofica e quella teologica convergono nell'unica verità. La verità della ragione risale dalle creature a Dio; la verità della fede discende direttamente da Dio all'uomo. Ma questa diversità di metodo e di origine non toglie la loro fondamentale unicità, perché identico è l'Autore sia della verità, che si manifesta attraverso la creazione, sia della verità, che viene comunicata personalmente all'uomo attraverso la sua Parola. Ricerca filosofica e ricerca teologica sono due diverse direzioni di marcia dell'unica verità, destinate ad incontrarsi, non a scontrarsi, sulla medesima via, per aiutarsi. Così la ragione illuminata, irrobustita, garantita dalla fede diviene una fedele compagna della fede stessa e la fede allarga immensamente l'orizzonte limitato della ragione umana. Su questo punto San Tommaso è davvero un Maestro illuminante: "Quia vero naturalis ratio per creaturas in Dei cognitionem ascendit; fidei vero in nos, e converso, divina revelatione descendit, est autem eadem via ascensus et descensus, oportet eadem via procedere in his quae supra rationem credentur, qua in superioribus processum est circa ea quae ratione investigantur de Deo". (S. Tommaso, Contra Gentiles, IV, 1, n. 3349)

La differenza del metodo e degli strumenti di ricerca diversifica assai il sapere filosofico da quello teologico. Anche la migliore filosofia, quella di stile tomista, che Paolo VI ha così ben definito come “filosofia naturale della mente umana”, docile ad ascoltare e fedele nell’esprimere la verità delle cose, è sempre condizionata dai limiti dell’intelligenza e del linguaggio umano. Perciò l’Angelico non esita ad affermare: “Locus ab auctoritate quae fundatur super ratione humana est infirmissimus”. (S. Tommaso, Summa Theologiae, I, q. 1, a. 8, ad 2) Qualsiasi filosofia, in quanto è un prodotto dell’uomo, ha i limiti dell’uomo. Al contrario, “locus ab auctoritate quae fundatur super revelatione divina est efficacissimus”. (Ivi) L’autorità divina è assoluta, perciò la fede gode della fermezza e della sicurezza di Dio stesso; la scienza umana ha sempre la debolezza dell’uomo, nella misura in cui si fonda sull’uomo. Tuttavia, anche nella filosofia vi è qualcosa di assolutamente vero, indefettibile e necessario, quali sono i principii primi, fondamento di ogni conoscenza.

La retta filosofia innalza l’uomo a Dio, come la Rivelazione avvicina Dio all’uomo. Per Sant’Agostino: “verus philosophus est amator Dei”. (S. Agostino, De Civitate Dei, VIII, 1: PL 41, 225) San Tommaso, riecheggiandolo, dice, in altre parole, la stessa cosa: “Fere totius philosophiae consideratio ad Dei cognitionem ordinatur”. (S. Tommaso, Contra Gentiles, I, 4, n. 23) “Sapientia est veritatem praecipue de primo principio meditari”. (Ivi, I, n. 6) Amore del vero e amore del bene quando sono autentici vanno sempre insieme. A sfatare l’idea, da taluni avanzata, che San Tommaso sia un freddo intellettualista sta il fatto che l’Angelico risolve lo stesso conoscere in amore del vero, quando pone come principio di ogni conoscenza: “verum est bonum intellectus” (S. Tommaso, Ethic., I, lect. 12, n. 139; cf. etiam ivi, VI, n. 1143; S. Tommaso, Summa Theologiae, q. 5, a. 1, ad 4; Ivi, I-IIae, q. 8, a. 1) Dunque l’intelletto è fatto per il vero e lo ama come suo bene connaturale. E poiché l’intelletto non si sazia di nessun vero parziale conquistato, ma tende sempre oltre, l’intelletto tende oltre ogni vero particolare ed è naturalmente proteso al Vero Totale e Assoluto che, in concreto, non può essere altri che Dio.

Il desiderio della verità si trasfigura in naturale desiderio di Dio e trova il suo chiarimento soltanto nella luce di Cristo, la Verità fatta Persona.

Così tutta la filosofia e la teologia di San Tommaso non sono situate fuori, ma dentro il celebre aforisma agostiniano: “fecisti nos ad te; et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te”. (S. Agostino, Confessiones, I, 1) E quando San Tommaso passa dalla connaturata tendenza dell’uomo verso il vero e il bene all’ordine della grazia e della redenzione, si trasforma, non meno che Sant’Agostino, San Bonaventura e San Bernardo, in un cantore del primato della carità: “Charitas est mater et radix omnium virtutum in quantum est omnium

virtutum forma”. (S. Tommaso, Summa Theologiae, I-IIae, q. 62, a. 4; Cf. etiam ivi, q. 65, a. 2; Ivi, q. 65, a. 3; Ivi, q. 68, a. 5)

5. Vi sono ancora altri motivi che rendono attuale San Tommaso: il suo altissimo senso dell’uomo, “tam nobilis creatura”. (S. Tommaso, Contra Gentiles, IV, 1, n. 3337)

Quale idea abbia egli di questa “nobilis creatura”, immagine di Dio, è facile rilevarlo ogni volta che si accinge a parlare dell’Incarnazione e della Redenzione. Fin dalla sua prima grande opera giovanile, il Commento alle Sentenze di Pier Lombardo, nel prologo al Terzo libro, nel quale si accinge a trattare dell’Incarnazione del Verbo, non esita a paragonare l’uomo al “mare”, in quanto raccoglie, unifica ed eleva in sé tutto il mondo infraumano, come il mare raccoglie tutte le acque dei fiumi che vi si immettono.

Nel medesimo prologo egli definisce l’uomo come l’orizzonte del creato, nel quale si congiungono il cielo e la terra, come vincolo del tempo e dell’eternità; come sintesi del creato. Il suo vivissimo senso dell’uomo non viene mai meno in tutte le sue opere. Negli ultimi tempi della sua vita, iniziando il trattato dell’Incarnazione nella Terza Parte della “Summa Theologica”, ispirandosi sempre a Sant’Agostino, afferma che solo assumendo la natura umana, il Verbo poteva mostrare “quanta sit dignitas humanae naturae ne eam inquinemus peccando”. E subito dopo aggiunge: incarnandosi e assumendo la natura umana Dio poté dimostrare “quam excelsum locum inter creaturas habeat humana natura” (S. Tommaso, Summa Theologiae, III, q. 1, a. 2).

6. Negli incontri del vostro Congresso è stato osservato, tra l’altro, che i principii della filosofia e della teologia di San Tommaso non hanno avuto forse nel settore morale una valorizzazione, quale esigono i tempi e quale è possibile ricavare dai grandi principii posti dall’Aquinato, da ricollegare saldamente alle basi metafisiche, per una maggiore organicità e vigore. Nel settore sociale è stato fatto di più, ma vi è ancora molto spazio da colmare, per venire incontro ai problemi più vivi ed urgenti dell’uomo d’oggi.

Può essere questo un programma che impegni la Pontificia Accademia Romana di San Tommaso d’Aquino per l’immediato futuro, tenendo lo sguardo attento ai segni dei tempi, alle esigenze di maggiore organicità e penetrazione, secondo le direttive del Vaticano II (cf. Optatam Totius, 16; Gravissimum Educationis, 10), e dalle correnti di pensiero del mondo contemporaneo, per non pochi aspetti diverse da quelle dei tempi di San Tommaso ed anche del periodo, in cui è stata emanata da Leone XIII l’Enciclica “Aeterni Patris”.

San Tommaso ha segnato una via, che può e deve essere portata avanti e aggiornata, senza tradirne lo spirito e i principii di fondo, ma tenendo anche conto delle conquiste scientifiche moderne. Il vero progresso della scienza non può mai contraddire la filosofia, come

la filosofia non può mai contraddire la fede. I nuovi apporti scientifici possono avere una funzione catartica e liberatrice di fronte ai limiti imposti alla ricerca filosofica dall'arretratezza medioevale, per non dire dalla non esistenza, di una scienza quale oggi noi possediamo. La luce non può venire oscurata, ma solo potenziata dalla luce. La scienza e la filosofia possono e debbono mutuamente collaborare purché l'una e l'altra rimangano fedeli al proprio metodo. La filosofia può illuminare la scienza e liberarla dai suoi limiti, come, a sua volta, la scienza può proiettare nuova luce sulla stessa filosofia ed aprirle nuove vie. È questo l'insegnamento del Maestro d'Aquino, ma prima ancora è la Parola della Verità stessa, Gesù Cristo, che ci assicura: "Veritas liberabit vos" (Gv 8,32).

7. Come è noto, Leone XIII, ricco di sapienza e di esperienza pastorale, non si accontentò di emanare direttive teoriche. Esortò i Vescovi a creare accademie e centri di studi tomistici e ne diede lui stesso per primo l'esempio, istituendo, qui in Roma, la "Pontificia Accademia di San Tommaso d'Aquino" alla quale venne poi unita nel 1934 la più antica "Accademia di Religione Cattolica". Il Congresso, che si è svolto in questi giorni, aveva anche lo scopo di celebrare il centenario della vostra medesima Accademia. E ben a ragione, perché vi appartennero, come Presidenti o come Soci, illustri Personaggi, insigni Cardinali, molti dei migliori Ingegni e Maestri delle scienze sacre di Roma e del mondo. Un'Accademia, che fu sempre particolarmente cara a tutti i miei Predecessori fino a Paolo VI, che la ricevette ben due volte in udienza, in occasione dei precedenti Congressi, rivolgendo discorsi e dando direttive memorabili.

Non si possono passare sotto silenzio le principali caratteristiche, che hanno permesso alla vostra Accademia di mantenere fede agli impegni che i Sommi Pontefici le hanno, di volta in volta, assegnato: la sua cattolica universalità, per la quale ha sempre avuto, tra i suoi Soci, personalità residenti in Roma e fuori Roma - come non ricordare Jacques Maritain ed Etienne Gilson? - ; membri del clero diocesano e religiosi di ogni Ordine e Congregazione; la sua tempestività nello studio dei problemi contemporanei, fatti oggetto di analisi, alla luce della dottrina della Chiesa: "Ecclesiae Doctorum, praesertim Sancti Thomae vestigia premendo" (Gravissimum Educationis, 10), quasi precludendo al Concilio Vaticano II.

La testimonianza più convincente sono le opere dell'Accademia: i numerosi cicli di conferenze, le pubblicazioni, i Congressi periodici voluti da Papa Pio XI ed attuati con esemplare puntualità e con profitto degli studi cattolici.

Né posso fare a meno di ricordare, tra gli alunni che ottennero la laurea nella Pontificia Accademia Romana di San Tommaso d'Aquino, due miei illustri predecessori: Pio XI e Paolo VI.

Venerati e cari fratelli!

Il Concilio Vaticano II che ha dato nuovo impulso agli studi cattolici con i suoi decreti sulla formazione sacerdotale e sull'educazione cattolica, all'insegna del Maestro San Tommaso (S. Thoma magistro) (cf. *Optatam Totius*, 16), serva di stimolo e auspicio per una rinnovata vita e per più ubertosi frutti, nel prossimo avvenire, per il bene della Chiesa!

Mentre vi esprimo il mio più vivo compiacimento per il Congresso Tomistico Internazionale, che, in questi giorni, ha dato veramente un notevole contributo scientifico sia per la qualificazione dei partecipanti e dei relatori, sia per l'accurata messa a punto dei vari problemi storici e filosofici, vi esorto a continuare, con grande impegno e serietà a realizzare le finalità della vostra Accademia; che sia un centro vivo, pulsante, moderno, in cui il metodo e la dottrina dell'Aquinate siano posti in continuo contatto e in sereno dialogo con i complessi fermenti della cultura contemporanea, nella quale viviamo e siamo immersi.

Con tali voti, vi rinnovo la mia sincera benevolenza e vi imparto di cuore la mia Benedizione Apostolica.

IX Congrès thomiste international

Discorso di Giovanni Paolo II ai partecipanti al IX Congresso tomistico internazionale (29 settembre 1990)

Signori cardinali,
venerati fratelli nell'episcopato e nel sacerdozio,
carissimi fratelli e sorelle.

1. Mentre vi saluto tutti cordialmente, con un particolare, grato pensiero al Signor card. Luigi Ciappi, che ha nobilmente interpretato i comuni sentimenti, desidero dirvi che sono lieto che il IX Congresso tomistico Internazionale promosso dalla Pontificia Accademia di san Tommaso, abbia assunto a tema generale dei suoi lavori la figura e il valore di san Tommaso come "Doctor Humanitatis", quale io stesso l'ho definito nel discorso a conclusione del precedente Congresso del 1980.

In realtà, san Tommaso merita questo titolo per più ragioni, che si possono cogliere nel programma ampio e articolato del Congresso e alle quali è stato dato rilievo nelle vostre relazioni e comunicazioni: esse sono, particolarmente, l'affermazione della dignità della natura umana, così netta nel Dottore Angelico; la sua concezione dell'avvenuto risanamento ed elevazione dell'uomo a un superiore livello di grandezza in forza dell'incarnazione del Verbo; l'esatta formulazione del carattere perfettivo della grazia, come principio-chiave della visione del mondo e dell'etica dei valori umani, così sviluppata nella "Summa"; l'importanza attribuita dall'Angelico alla ragione umana nella conoscenza della verità e nella trattazione delle questioni morali ed etico-sociali.

2. Queste sono le componenti più nobili della vera "humanitas", nel significato culturale e insieme spirituale della parola, ben al di sopra delle pur rispettabili "humanae litterae", che qualche culture dell'Umanesimo postmedievale tentò poi di contrapporre alle "litterae divinae".

Ma una tale contrapposizione non ha ragion d'essere, se fin dai tempi patristici, i dotti scrittori convertiti al cristianesimo avevano mostrato tutto il loro apprezzamento per le culture ellenica e latina, che avevano cercato di conciliare con i libri sacri nei loro studi, nella loro predicazione, nei loro commenti alla Bibbia.

San Tommaso, erede della tradizione dei Padri, era senza dubbio un "Doctor Divinitatis", come veniva chiamata la teologia, in quanto scienza di Dio o, secondo la denominazione tomasiana, "sacra dottrina" (Summa theologiae, I, q. 1, a. 1ss.). Ma, per la sua concezione dell'uomo e della natura umana come entità sostanziale di anima e corpo, per

l'ampio spazio dato alle questioni "De homine" nella "Summa" e in altre opere, per l'approfondimento e la chiarificazione spesso decisiva di tali questioni, ben gli si può attribuire anche la qualifica di "Doctor humanitatis", in stretto collegamento e con un'essenziale relazione alle fondamentali premesse e alla stessa struttura della "Scienza di Dio". Egli infatti inserisce la sua trattazione "De homine" nel "De Deo Creatore" (Ivi, I, q. 75 ss.), in quanto l'uomo è opera delle mani di Dio, porta in sé l'immagine di Dio e tende per natura a una sempre più piena somiglianza con Dio (Ivi, I, q. 93).

Secondo questa dimensione teologica e teocentrica dell'antropologia, san Tommaso inquadra nella II parte della "Summa" anche tutta l'etica e la teologia morale, in quanto considerazione e regolazione del "motus rationalis creaturae in Deum" (Summa theologiae, I, q. 2, prol.) a livello di azione libera e di scelta consapevole. Di qui il carattere sapienziale sia della sua metafisica e della sua teologia (Ivi, I, q. 1, a. 6), che della sua etica come scienza direttiva degli atti umani in ordine alle "ragioni eterne" (Ivi, I, q. 1, aa. 4, 6; II-II, q. 9, a. 3; q. 45, a. 3).

È il carattere che manca all'etica secolarizzata, legata com'essa è a principi filosofici volutamente areligiosi o irreligiosi, nel quadro di una concezione della vita, del dovere e dello stesso destino dell'uomo, che oggi si suol dire laica. Qualifica, questa, di significato quanto meno ambiguo, che è alla radice di tanti malintesi ed equivoci sui rapporti tra la religione, da una parte, e il pensiero, l'etica, le moderne scienze dell'uomo e del mondo, dall'altra. Una simile concezione pecca già a livello del concetto di natura, giacché questa, di per sé, in quanto creata da Dio, tende al suo Principio. Proprio su questo punto cruciale - che a livello cristiano si traduce nel rapporto tra ragione e fede - ha gettato e può ancora gettare una luce decisiva l'antropologia tomasiana.

3. È noto che san Tommaso sottolinea il valore soprannaturale della fede: essa trascende l'intelligenza naturale come "lume infuso da Dio" per la conoscenza di verità, che oltrepassano le possibilità e le esigenze della pura ragione (Ivi, II-II, q. 6, a. 1). E tuttavia non si tratta di un atto irrazionale, ma di una sintesi vitale, nella quale il fattore principale è senza dubbio quello divino, che muove la volontà ad aderire alla verità rivelata da Dio, sovrano dell'intelligenza, assolutamente infallibile e santo.

Ma l'atto di fede include anche una sua ragionevolezza, sia per il riferimento del credente all'evidenza storica del fatto rivelativo, sia per la giusta valutazione del presupposto metafisico e teologico che Dio né s'inganna, né può ingannare gli uomini. La fede comporta, altresì, una propria razionalità o intellettualità, in quanto è atto dell'intelligenza umana (Ivi, II-

II, q. 4, a. 2) ed è, a suo modo, un esercizio di pensiero, sia nella ricerca che nell'assenso (Ivi, II-II, q. 2, a. 1).

L'atto di fede nasce così dalla libera elezione dell'uomo ragionevole e consapevole come un "rationabile obsequium" (Rm 12,1), che si fonda su di un motivo di massimo rigore persuasivo, cioè l'autorità stessa di Dio come Verità, Bene, Santità, coincidente col suo Essere sussistente. L'ultima ragione della fede, che fonda tutta l'antropologia e l'etica cristiana, è la "summa et prima Veritas", Dio come infinito Essere, del quale la Verità non è che l'altro nome. Perciò la ragione umana non si annulla né si avvilisce con l'atto di fede, ma attua la sua suprema grandezza intellettuale nell'umiltà con cui riconosce e accetta l'infinita grandezza di Dio.

4. Se oggi esiste - come esiste - una crisi dell'etica, ciò dipende dall'indebolimento del senso della verità nelle intelligenze e nelle coscienze, che hanno perduto il riferimento alla fondazione ultima della verità stessa. È vano tentare di mascherare la realtà o cercare scappatoie da questo nodo centrale della crisi: senza Dio non c'è fondamento per il creato, senza la Verità prima si oscura la ragione ultima delle verità umane e quindi si compromette la validità della cultura, che, pur ricca di acquisizioni filosofiche, scientifiche, letterarie, ecc., non rispecchia, non aiuta, non appaga tutto l'uomo. Dal momento poi che, storicamente, il riferimento alla Verità prima si attua nella fede con cui si accoglie la rivelazione divina, il rifiuto di quest'ultima espone l'uomo a pericolosi abbagli ed errori sull'esistenza stessa di Dio, alla quale la ragione naturale può di per se stessa giungere.

Nella condizione presente dell'umanità, che porta in sé le conseguenze del peccato originale, sia nell'ordine conoscitivo sia in quello pratico la grazia è di fatto necessaria, per raggiungere pienamente, da una parte, ciò che di Dio la ragione può attingere e per adeguare coerentemente, dall'altra, la propria condotta ai dettami della legge naturale (cf. Denz. 3004-3005). La conseguenza di ciò è che i vari aspetti della vita umana trovano il più solido fondamento e la più sicura garanzia di autenticità nell'ordine soprannaturale: in particolare l'amore e l'amicizia, la socialità e la solidarietà, il diritto e l'ordinamento giuridico-politico, e in cima a tutto la libertà che non è reale in nessun campo, se non si fonda sulla verità.

5. È dunque da auspicare e da favorire in tutti i modi lo studio costante e approfondito della dottrina filosofica, teologica, etica e politica che san Tommaso ha lasciato in eredità alle scuole cattoliche e che la Chiesa non ha esitato a far propria, specialmente per ciò che riguarda la natura, la capacità, la perfettibilità, la vocazione, la responsabilità dell'uomo nella sfera sia personale che sociale, come si rileva anche dalle direttive del Concilio Vaticano II (cf. *Optatam totius*, 16; *Gravissimum educationis*, 9 e note).

Il fatto che nei testi conciliari e postconciliari non si sia insistito sull'aspetto vincolante delle disposizioni circa la sequela di san Tommaso come "guida degli studi" - come ebbe a chiamarlo Pio XI nell'enciclica *Studiorum Ducem* - è stato da non pochi interpretato come facoltà di disertare la cattedra dell'antico Maestro per aprirsi ai criteri del relativismo e del soggettivismo nei vari campi della "dottrina sacra". Senza dubbio il Concilio volle incoraggiare lo sviluppo degli studi teologici e riconoscere ai loro cultori un legittimo pluralismo e una sana libertà di ricerca, ma a condizione di mantenersi fedeli alla verità rivelata, contenuta nella Sacra Scrittura, trasmessa nella tradizione cristiana, interpretata autorevolmente dal magistero della Chiesa e teologicamente approfondita dai padri e dai dottori, soprattutto da san Tommaso.

Quanto alla sua funzione di guida negli studi, la Chiesa, nel ribadirla, ha preferito far leva, più che su direttive di indole giuridica, sulla maturità e saggezza di coloro che intendono accostarsi alla parola di Dio con sincero desiderio di scoprire e conoscere sempre più a fondo il suo contenuto, comunicarlo agli altri, specialmente ai giovani affidati al loro insegnamento.

6. A questo proposito, è bene ricordare un aspetto del metodo e del comportamento di san Tommaso, messo in risalto dal mio predecessore Benedetto XIV, quando, nella costituzione apostolica *Sollicita ac provida* del 10 luglio 1753, scriveva che "il Principe Angelico delle Scuole . . . ha necessariamente urtato le opinioni dei filosofi e dei teologi, che egli era spinto a confutare in nome della verità, ma ciò che completa mirabilmente i meriti di un sì grande dottore è che non lo si è mai visto disprezzare, ferire o umiliare alcun avversario, ma al contrario li ha trattati tutti con molta bontà e rispetto. In effetti, se le loro parole contenevano qualcosa di duro, di ambiguo, di oscuro, egli l'addolciva e spiegava con una interpretazione indulgente e benevola. Che se la causa della religione e della fede gli imponeva di respingere le loro idee, egli lo faceva con una tale modestia che lo rendeva non meno degno di elogio nel separarsi da essi che nell'affermare la verità cattolica. Coloro che si gloriano di ricorrere a un maestro così eminente - e noi ci rallegriamo che siano molto numerosi, a causa del nostro interesse e della nostra particolarissima venerazione per lui - si propongano come modello la moderazione di espressione di un tale dottore e il suo modo caritatevole di comportarsi nelle discussioni con gli avversari. Quanto a coloro che non appartengono alla sua scuola, si sforzino di conformarsi anch'essi a questo metodo . . ." (Benedetto XIV, *Sollicita ac provida*, 24).

7. Faccio mie quelle sagge raccomandazioni di Papa Benedetto XIV e le estendo a tutta l'ampia area, che si direbbe planetaria, delle relazioni con le culture e le religioni stesse, nell'impegno - oggi quanto mai urgente - dell'evangelizzazione del mondo. Certamente essa deve effettuarsi secondo il mandato dello stesso Gesù Cristo (cf. Mt 28, 19). Il Concilio dapprima e poi il mio predecessore Paolo VI, nell'esortazione apostolica *Evangelii nuntiandi*,

hanno spiegato in quale rapporto con le culture si colloca la predicazione del Vangelo, e io stesso, fin dalla mia prima enciclica *Redemptor hominis*, ho insistito sulla necessità della penetrazione nell'ambito delle culture e, si può dire, nell'anima stessa dei popoli. Nasce così il problema di quella che si suol chiamare l'"inculturazione" della missione evangelizzatrice, problema del quale, senza dubbio, si sperimenta ogni giorno la complessità e la difficoltà, ma anche l'ineludibile urgenza.

Esso può ricevere luce proprio dal metodo tomista, per l'approccio alle filosofie e alle culture, per la cernita e l'assimilazione dei loro valori, e l'adattamento della catechesi e predicazione cristiana alle loro caratteristiche, ai loro ritmi, ai loro modi storici di accostarsi alla realtà, cercandone le cause profonde, le ragioni supreme.

8. San Tommaso non poteva certo prevedere un mondo culturale e religioso così vasto, complesso e articolato quale noi oggi conosciamo, né quindi poteva dettare soluzioni concrete all'immane congerie di problemi specifici, che noi oggi dobbiamo affrontare. Ma poiché la sua massima cura fu quella di collocarsi e mantenersi dalla parte della verità universale, oggettiva e trascendente, di servirla disinteressatamente, di cercarla dovunque se ne trovasse anche solo un riflesso, convinto com'era che, "omne verum a quocumque dicatur, a Spiritu Sancto est" (*Summa theologiae*, I-II, q. 109, a. 1, ad 1), ha tracciato un metodo di lavoro missionario che oggi è sostanzialmente valido anche sul piano dei rapporti ecumenici e interreligiosi, oltre che nel confronto con tutte le culture antiche e nuove.

Il riferimento così esplicito e pertinente, che il Dottore Angelico fa allo Spirito Santo anche su questo tema ecclesiologico e missionario, è di grande attualità. Più volte l'ho voluto richiamare in vari miei documenti. Sono convinto che la Chiesa, animata dallo Spirito Santo, è in cammino verso una fase nuova e più ricca di rapporti con tutti i gruppi umani, a tutti i livelli, e specialmente a quelli spirituali e religiosi, in questo scenario di un'età che Paolo VI diceva "tremenda e meravigliosa".

È un fatto, comunque, che essa, consapevole delle possibilità e dei rischi che un simile cammino comporta, continua a raccomandare ai suoi figli con materna insistenza quell'umile e grande "guida degli studi" che è stato nei secoli san Tommaso d'Aquino.

A tutti la mia affettuosa benedizione.

X Congrès thomiste international

Messaggio di Giovanni Paolo II ai partecipanti al Congresso internazionale tomista (16 settembre 2003).

1. Con gioia vi indirizzo questo Messaggio, illustri teologi, filosofi ed esperti, partecipanti al Congresso Internazionale Tomista, che si svolge in questi giorni a Roma. Sono grato alla Pontificia Accademia di San Tommaso e alla Società Internazionale Tommaso d'Aquino, istituzioni tomiste ben note nel mondo scientifico, per aver organizzato quest'incontro, nonché per il servizio che rendono alla Chiesa promovendo l'approfondimento della dottrina del Dottore Angelico.

Saluto di cuore tutti i presenti, con un particolare pensiero per il Cardinale Paul Poupard, Presidente del Pontificio Consiglio della Cultura, per il P. Abelardo Lobato, Presidente sia dell'Accademia che della Società Internazionale Tommaso D'Aquino, e per il Prelato Segretario, il Vescovo Marcelo Sánchez Sorondo. A tutti e a ciascuno il mio più cordiale benvenuto.

2. Il tema: "L'umanesimo cristiano nel terzo millennio", riprende il filone di ricerca sull'uomo, avviato nei due precedenti vostri Congressi. Secondo la prospettiva di san Tommaso, il grande teologo qualificato anche come *Doctor humanitatis*, la natura umana è in se stessa aperta e buona. L'uomo è naturalmente *capax Dei* (*Summa Theologiae*, I.II, 113, 10; S, Agostino, *De Trinit.* XIV, 8, PL 42, 1044), creato per vivere in comunione con il suo Creatore; è individuo intelligente e libero, inserito nella comunità con propri doveri e diritti; è anello di congiunzione tra i due grandi settori della realtà, quello della materia e quello dello spirito, appartenendo a pieno diritto sia all'uno che all'altro. L'anima è la forma che dà unità al suo essere e lo costituisce persona. Nell'uomo, osserva san Tommaso, la grazia non distrugge la natura, ma ne porta a compimento le potenzialità: "*gratia non tollit naturam, sed perficit*" (*Summa Theologiae*, I,1,8 ad 2).

3. Il Concilio Vaticano II ha fatto spazio nei propri documenti all'umanesimo cristiano partendo dal fondamentale principio secondo cui, "unità di anima e di corpo, l'uomo sintetizza in sé, per la stessa sua condizione corporale, gli elementi del mondo materiale, così che questi attraverso di lui toccano il loro vertice e prendono voce per lodare in libertà il Creatore" (*Gaudium et spes*, 14). E' ancora del Vaticano II quell'altra folgorante intuizione: "Solamente nel mistero del Verbo incarnato trova vera luce il mistero dell'uomo" (*ibid.*, 22).

Con profonda anticipazione, l'Aquinate si era già posto in quest'ottica: fin dall'inizio della *Summa Theologiae*, che ha al suo centro il rapporto tra l'uomo e Dio, egli sintetizza in

una densa e limpida formula il piano della futura esposizione: “primo tractabimus de Deo; secundo de motu rationalis creaturae in Deum; tertio de Cristo, qui secundum quod homo, via est nobis tendendi in Deum” (Summa Theologiae, I, 2, prol.).

L’Angelico Dottore scruta la realtà dal punto di vista di Dio, principio e fine di tutte le cose (cfr Summa Theologiae, I,1,7). E’ questa una prospettiva singolarmente interessante, perché mette in grado di penetrare nella profondità dell’essere umano, per coglierne le dimensioni essenziali. Sta qui la nota distintiva dell’umanesimo tomistico che, a giudizio di non pochi studiosi, ne assicura la giusta impostazione e la conseguente possibilità di sempre nuovi sviluppi. La concezione dell’Aquinata, infatti, integra ed salda insieme le tre dimensioni del problema: quella antropologica, quella ontologica e quella teologica.

4. Ora voi vi domandate - è questo l’oggetto del vostro Congresso, illustri partecipanti - quale specifico contributo san Tommaso possa offrire, all’inizio del nuovo millennio, alla comprensione e alla realizzazione dell’umanesimo cristiano. Se è vero che la prima parte della sua grande opera, la Summa Theologiae, è tutta centrata su Dio, è però anche vero che la seconda parte, più innovatrice ed estesa, si occupa direttamente del lungo itinerario dell’uomo verso Dio. In essa la persona umana è considerata quale protagonista di un preciso disegno divino, per la cui attuazione è stata dotata di copiose risorse non solo naturali, ma anche soprannaturali. Grazie ad esse, le è possibile corrispondere all’esaltante vocazione che le è riservata in Gesù Cristo, vero uomo e vero Dio. Nella terza parte, san Tommaso ricorda che il Verbo incarnato, proprio perché vero uomo, rivela in se stesso la dignità di ogni umana creatura, e costituisce la via del ritorno di tutto il cosmo al suo principio, che è Dio.

Cristo è dunque la vera via dell’uomo. Nel prologo al libro III delle Sentenze, san Tommaso, riassumendo l’itinerario dell’umanità nei tre momenti - originario, storico, e escatologico - nota che ogni cosa viene dalle mani di Dio, dalle quali sgorgano fiumi di bontà. Tutto si concentra nell’uomo, e in primo luogo nell’uomo-Dio, che è Cristo; tutto deve ritornare a Dio mediante Cristo e i cristiani (In III Sent. Prol.).

5. L’umanesimo di san Tommaso ruota dunque intorno a questa intuizione essenziale: l’uomo viene da Dio e a Lui deve ritornare. Il tempo è l’ambito entro il quale egli può portare a compimento questa sua nobile missione, mettendo a profitto le opportunità che gli sono offerte sul piano sia della natura che della grazia.

Certo, Dio soltanto è il Creatore. Egli però ha voluto affidare alle sue creature, ragionevoli e libere, il compito di completare la sua opera con il lavoro. Quando l’uomo coopera attivamente con la grazia, diviene “un uomo nuovo”, che dalla vocazione soprannaturale trae giovamento per corrispondere meglio al progetto di Dio (cfr Gn 1, 26). A ragione, pertanto,

sostiene san Tommaso che la verità della natura umana trova pienezza di realizzazione mediante la grazia santificante, in quanto essa è “perfectio naturae rationalis creatae” (Quodlib., 4,6).

6. Quanto illuminante è questa verità per l'uomo del terzo millennio, in continua ricerca della propria autorealizzazione! Nell'Enciclica *Fides et Ratio* ho analizzato i fattori che costituiscono degli ostacoli sulla via dell'umanesimo. Fra i più ricorrenti si deve menzionare la perdita di fiducia nella ragione e nella sua capacità metafisica, il rifiuto della trascendenza, il nichilismo, il relativismo, la negazione del valore della umana intelligenza nella conquista della verità, l'oblio dell'essere, la negazione dell'anima, il prevalere dell'irrazionale o del sentimento, la paura del futuro e l'angoscia esistenziale. Per rispondere a questa gravissima sfida, che tocca il destino futuro dello stesso umanesimo, ho indicato come il pensiero di san Tommaso possa offrirci gli elementi di base di una risposta valida, con la sua robusta fiducia nella ragione e la chiara spiegazione dell'articolazione della natura e della grazia. L'umanesimo cristiano, come è stato illustrato da san Tommaso, possiede la possibilità di salvare il senso dell'uomo e della sua dignità. Questo è il compito esaltante affidato oggi ai suoi discepoli!

Il cristiano sa che il futuro dell'uomo e del mondo è nelle mani della Provvidenza divina, e questo costituisce per lui motivo costante di speranza e di pace interiore. Il cristiano però sa anche che Dio, mosso dall'amore che ha per l'uomo, ne chiede la collaborazione nel miglioramento del mondo e nel governo delle vicende della storia. In questo non facile inizio del terzo millennio, molti avvertono, con chiarezza spinta fino alla sofferenza, la necessità di maestri e testimoni che siano in grado di indicare validi percorsi verso un mondo più degno dell'uomo. Spetta ai credenti il compito storico di proporre in Cristo “la via” su cui avanzare verso quell'umanità nuova, che sta nel progetto di Dio. E' chiaro perciò che una priorità della nuova evangelizzazione è proprio quella di aiutare l'uomo del nostro tempo a incontrarlo personalmente e a vivere con Lui e per Lui.

San Tommaso, pur essendo ben radicato nel suo tempo e nella cultura medievale, ha sviluppato un insegnamento che travalica i condizionamenti della sua epoca e può ancora oggi offrire fondamentali orientamenti per la riflessione contemporanea. La sua dottrina e il suo esempio costituiscono un provvido richiamo a quelle verità immutabili e perenni che sono indispensabili per promuovere un'esistenza veramente degna dell'uomo.

7. Nell'augurare un proficuo scambio di idee nel corso delle sessioni del Congresso, esorto ciascuno di voi, che vi prendete parte, a perseverare nella riflessione sulle ricchezze dell'insegnamento tomistico, traendone come lo “scriba” evangelico “cose nuove e cose antiche” (Mt 13,52).

Alla Vergine Maria, Sedes Sapientiae, che ha dato al mondo Cristo, “l’uomo nuovo”, affido i frutti delle vostre ricerche e, in particolare, del vostro Congresso Internazionale, mentre a tutti invio di cuore la mia Benedizione.